LES PARENS RICHES

VALENTINE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

(Entièrement inédit)

III

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

Doit La Frégate Française Geneviève, en Compte Cour[t]. et Re-tiendra avec Bour-

1836 Juillet 31	Payé à Mr. Naylon Boer[illegible]man & Cie pour les effets ven-dus à Fernambouc suiv[t]. l'arrêt du tribunal marque F.C. $	22,433.3½
	Payé pour F.C. 25. Caisses fruits à l'eau de vie	62.4.-
	15. id. [illegible]	

de la placer dans sa place corres-
-pondante, Comme également Je
Certifie [illegible] en date de
ce jour à Dn. Juan Francisco Douttan
les pièces originales auxquelles on
se refere (~~la petition~~) dans la Pétition
de Sn Valparaiso le trente

Idem, certifie, Martinez = Le vingt cinq
du même mois, je l'ai notifié à Dn -
federico Boardman, je le certifie,
Martinez = Le même jour, à Mrs
Id. Robillard et Compagnie, je le certi-
-fie, Martinez = Le même jour, je
Idem. l'ai notifié à la maison de Mr. Dn
Tomas Eduardo Brown et Compagnie,
je le certifie, Martinez =

LES PARENS RICHES.

VALENTINE.

Nouveautés à 4 francs le volume en prenant le moins 30 volumes.

(Les prix marqués sont ceux des articles pris séparément).

	fr.	c.
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net.	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN CŒUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

LA REINE DE SABA, par Xavier de Montépin.	««	»«
LA VEILLÉE DES VENGEURS, par le marquis de Foudras. . . .	««	««
LA PRINCESSE PALLIANCI, par le baron de Bazancourt. . . .	««	»«
DÉBORA, par Méry.	««	««
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset.	««	««
LA PLACE ROYALE, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel de Gonzalès.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««

LES PARENS RICHES

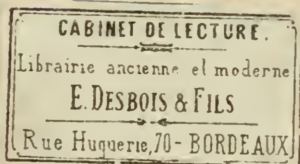
VALENTINE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH

(Entièrement inédit).

3



Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

DÉCEPTION.

XV.

Monsieur de Mainbourg, on a pu s'en apercevoir déjà, était immoral comme

un fournisseur des armées, élevé dans les principes de la Révolution. Il ne tenait point à la vertu de sa fille, il ne tenait même pas à un semblant, pourvu que la raison de banque et les recettes ne souffrissent point d'avaries, le reste de la cargaison matrimoniale lui importait peu.

— C'est égal, ajoutait-il, ce beau-fils n'est ni beau, ni spirituel, ni entreprenant, il y a quelque chose là-dessous.

Monsieur de Mainbourg avait en effet raison, le vicomte n'était point séduisant, et il existait une cause étrangère à son succès. Cette cause tout Londres la lui eût apprise, mais il fallait la de-

viner sur-le-champ, ou rester inutile à sa fille. M. de Saint-Flour était jeune, son visage insignifiant et commun, n'avait de remarquable qu'un nez phénoménal, partant du front et tombant dans la bouche. Sa taille était élevée et élégante, mais sans grâce, il marchait mal.

Bien que d'une des plus anciennes familles de France, ses mains et ses pieds ne révélaient pas sa généalogie. Il avait peu d'esprit, point d'instruction, il ne brillait par aucuns talents, qu'avait-il donc ?

Une chose qui répond à tout, qui explique tout, sans avoir besoin de

commentaires, il était à la mode. Une grande dame espagnole s'était éprise de lui, sans savoir pourquoi certainement, pendant un voyage qu'il fit à Madrid, elle le suivit presque malgré lui à son départ, on les arrêta tous les deux, on mit madame au couvent, on reconduisit poliment monsieur à la frontière, et tout fut dit. Seulement le vicomte se rendit à Londres, son histoire s'y répandit, on se le montra, on en parla, quelques femmes le voulurent attirer chez elles, lui, modeste et ennuyé de tout cela, y mit de la résistance, enfin il se laissa couronner par paresse, on se l'arracha, les bonnes fortunes lui plurent à la douzaine, il les dédaigna

par indolence, on le crut fier, insolent, le culte devint de la rage. Chaque maîtresse de maison employa mille ruses pour l'attirer, il résista de nouveau, mais découvrant que cette résistance était infiniment plus pénible que la docilité, il céda par paresse encore. Son sceptre lui semblait si lourd à porter ; qu'il ne le soulevait même pas pour faire grâce. Jamais roi fainéant ne fut plus tiraillé par ses ministres.

Malvina le rencontra dans le monde, il ne s'occupa point d'elle, elle le trouva impertinent. Une princesse russe, très-élégante, s'empara de ce cœur faible, dès lors une douzaine de lionnes le

voulurent avoir. Madame de Miller ne put supporter cette concurrence, elle se mit bravement en frais de coquetterie, et foudroya le malheureux de regards assassins, auxquels il se laissa prendre en une soirée, Malvina était si belle ! Elle rentra enchantée de son triomphe, et se promettant de le rendre complet en fort peu de temps. La princesse russe enrageait. Ce ne fut pas tout, une baronne allemande s'enflamma d'une passion si féroce, qu'elle ne se donna pas la peine de la cacher, elle la raconta à tous les échos, elle pleura sur tous les *seins* amis ou ennemis, elle se plaignit du barbare et le cita au tribunal de l'amour. Malvina ne put dès lors se dis-

penser d'enlever cet homme à tout cela, elle ne l'aimait nullement, mais elle le voulait à ses pieds, très-décidée qu'il ne s'en relèverait point. Elle lui laissa croire à une préférence que le tems pourrait peut-être changer en sentiment. Le vicomte simple, bon et loyal, eut la simplicité de croire et il aima, il aima non par orgueil, non par désœuvrement, mais d'un amour vrai, dévoué, prêt à tous les sacrifices, d'un de ces amours qui portent toujours le malheur avec eux. Pauvre, pauvre Jules! où allait-il ainsi?

Malvina, on peut s'en souvenir, n'était ni tendre, ni passionnée, elle n'a-

vait guère de cœur que ce qu'il en fallait pour ne pas être un marbre, nulle poésie dans l'esprit, nul besoin d'émotion d'aucuns genres, mais un besoin effréné d'hommages et de succès, une nécessité de l'emporter sur tout et sur tous. Avec un pareil caractère, une femme est presque toujours entraînée plus loin qu'elle ne veut, elle fait des sottises que rien n'excuse, et cela par l'embarras de ne pouvoir s'en tirer autrement sous peine d'esclandre et de scandale. Elle achète ses ennuis avec son honneur et souvent avec le bonheur de sa vie, c'est la plus triste des conditions d'une faute.

M. de Mainbourg comprit tout cela

après quarante-huit heures d'observation. Il se demanda s'il interviendrait, mais réflexions faites, il se décida à tout ignorer.

— Que mon gendre s'en tire comme il pourra, pensa-t-il, je ne veux point me mêler des affaires de ménage.

D'ailleurs je connais Malvina, si je la tourmentais, au lieu d'un amant elle en prendrait deux.

Valentine ne vit rien, ne se douta de rien, pure et innocente, elle eût garanti la pureté et l'innocence de sa cousine. Elle aussi, elle aimait à rire, elle aussi, elle prisait les hommages,

mais elle n'en chérissait pas moins son mari, elle jugeait Malvina d'après elle. M. de Mainbourg, pour conserver sa neutralité, ne resta à Londres que quelques jours, ses affaires le rappelaient à Paris, assura-t-il, il viendrait reprendre Valentine, il lui enverrait son mari, enfin il se montra plein de tendresse et d'attention pour les deux jeunes femmes, qui le regrettèrent infiniment, et qui chantèrent ses louanges du matin au soir.

Edmond écrivit et approuva le voyage de sa femme. Il ne donna pas le moindre signe de mauvaise humeur ou decolère, madame de Bellande en fut

pour ses frais de bouderie, elle lui en sut fort mauvais gré. Ainsi que son oncle l'avait prévu, elle suivit bientôt sa cousine dans le monde , elle y fut admirée et appréciée, le vicomte devint son adorateur le plus assidu, elle lui servit de prétexte pour donner le change et pour rester près de son idole. Valentine se prêta à tout, de bonne foi et loyalement, l'intrigue se noua sous ses yeux, elle fut même poussée à un point presque culminant, sans qu'elle s'en doutât, on en parla tout haut dans les salons, plusieurs personnes l'en plaisantèrent, elle se fâcha et n'en défendit que davantage la pauvre baronne, si injustement accusée.

Depuis quelques jours cependant, les querelles devenaient plus fréquentes dans le ménage, Malvina pleurait, le baron, brusque et désagréable, faisait des scènes presque publiques, il fut même une fois inconvenant avec Valentine, qui ne le lui passa point, de ce jour il lui voua une haine qu'il conserva toute sa vie. La comtesse aimait sa cousine, elle souffrait de ses souffrances et dans un moment d'épanchement elle lui offrit de disposer d'elle en tout et pour tout. Ce jour-là, Malvina se tut. Le soir devait amener une découverte et un désillusionnement pour cette âme disposée à toutes les chimères.

Elle entra dans le salon de la baronne, où elle la croyait seule, les portes battantes du boudoir étaient ouvertes, les tapis épais amortissaient les pas, une glace était en face d'elle, elle y porta les yeux sans y songer, et aperçut madame de Miller pleurant dans les bras du vicomte, qui baisait ses cheveux, avec respect encore, mais avec la liberté d'une passion approuvée, si elle n'est point heureuse.

Valentine tenait un bouquet à la main, il lui échappa, elle se cacha le visage et s'enfuit en courant jusqu'à sa chambre, où elle mit le verrou, son cœur battait comme si elle eût été elle-même surprise et coupable.

— Oh ! mon Dieu, murmurait-elle, ils avaient donc raison quand ils l'accusaient, je ne l'aurais jamais cru !

Elle ne descendit plus et resta chez elle. Le lendemain à son réveil, Malvina parut, embarrassée et résolue pourtant, suivant son caractère. Elle s'assit sur son lit, lui prit la main que Valentine ne retira pas, puis elle posa à côté d'elle le bouquet qu'elle avait laissé tomber la veille et qui, sans doute, révéla sa présence. Ce geste était toute une explication. Madame de Bellande, par un mouvement plus prompt que la pensée, le repoussa en disant :

— Ce bouquet ne m'appartient pas, je n'en veux point.

Malvina comprit et rougit, elle ne se tint pas pour battue néanmoins. Elle tira une lettre de sa poche, et la montrant à sa cousine :

— Valentine, lui dit-elle, veux-tu permettre que cette correspondance m'arrive désormais sous ton couvert ? Tu connais mon mari et son affreuse méchanceté, tu sais que de rien il fait quelque chose. Rends-moi ce service, j'en serai reconnaissante toute ma vie.

Malvina était pâle, en parlant ainsi,

ses lèvres tremblaient, Valentine, qui l'écoutait, devint bientôt plus pâle et plus tremblante qu'elle. Elle resta quelques minutes sans répondre, puis elle repoussa doucement la lettre comme elle avait repoussé les fleurs.

— Ma cousine, reprit-elle enfin, d'une voix émue, nous ne nous sommes pas comprises sans doute, je vous ai dit tout-à-l'heure que ce bouquet ne m'appartenait pas, que je n'étais point descendue hier au soir, que pouvez-vous me demander à présent? soyez heureuse, je le désire. Je le désire de toute mon âme; je n'ai le droit de juger personne, mais je veux être

jugée comme je le mérite. En cas de malheur, je serai là, c'est ce dont vous pouvez être sûre, le reste ne me regarde pas, ne peut pas me regarder.

Si madame de Miller avait eu la sensibilité facile, elle se fût jetée au cou de Valentine et leur affection eût été cimentée à jamais. Au lieu de cela, elle s'offensa de ce refus, elle y vit ce qui n'y était point et ne découvrit pas ce qui y était. Prenant à la main le bouquet symbolique.

— Ces fleurs ne vous plaisent pas, dit-elle avec hauteur, je ne veux pas vous contraindre à les accepter, je trouverai bien quelque amie, moins diffi-

cile que vous, et qui ne les refusera pas. En vérité, ma cousine, tu as eu tort de te marier, tu aurais fait une excellente missionnaire. Que ne pars-tu pour le Paraguay, avec cette folle quaqueresse, que nous avons rencontrée hier à Hyde-Parck? Monteras-tu à cheval aujourd'hui?

Ce ton de légèreté affectée blessa Valentine, elle attendait de l'expansion, elle répondit sèchement à son tour, et les deux cousines se séparèrent complétement brouillées. Si Valentine eût suivi son premier mouvement, elle serait partie sur l'heure. Mais elle attendait son mari, dont la correspondance,

plus passionnée que jamais, avait atténué les torts. Il fallait rester, les prétextes manquaient et la vérité ne devait point sortir de ses lèvres.

— Oh ! funeste voyage ! répétait-elle incessamment, j'ai perdu ma cousine pour l'avoir entrepris, et je n'ai rien gagné du côté de mon mari, c'en est fait, il ne m'aimera plus.

Triste vérité qu'on se dérobe à soi-même tant que le bandeau peut tenir, mais qui se révèle malgré tout, malgré celui qui en est la cause, souvent. Elle se devine et elle brise.

Madame de Miller, on le sait, était du

nombre de ces femmes pour lesquelles le monde n'est pas assez grand, il leur faut des espaces sans limites, afin d'y promener leur char de triomphe. Elle cessa d'aimer Valentine dès l'instant qu'elle résistait à sa volonté. Plus tard la pauvre créature devait payer cher ce refus. La baronne n'était néanmoins pas méchante, elle ne manquait même, ni de noblesse, ni de grandeur. Un danger l'eût trouvée forte et déterminée, elle n'avait de la femme que le corps.

Dès ce jour Valentine attendit avec impatience l'arrivée d'Edmond pour retourner chez elle. Aussi bien sa cou-

sine changea totalement de manières, elle s'attacha une nouvelle amie, une confidente, moins délicate que madame de Bellande, qui accepta le bouquet avec tous ses parfums et tous ses poisons. Le vicomte ne cessa pas ses conversations et ses aparté avec Valentine, il ne montra point la moindre nuance de refroidissement, et s'attacha au contraire à elle avec une sincérité et une solidité réelles. Il était fort malheureux et il souffrait sans se plaindre, Malvina le conduisait à grandes guides, il s'y soumettait aveuglément. Edmond, en arrivant, s'aperçut de ces différents manéges, et essaya d'en causer avec sa femme, celle-ci ne

pensait qu'à lui, au bonheur de le revoir. Elle ne se souvenait plus du passé, que pour s'accuser elle-même, et son mari la convainquit bien vite qu'elle avait été dupe d'une mystification admirablement combinée.

— Mais, mon ami, j'ai cependant cru...

— Tu ne dois croire que moi.

— Et madame Armand, et cet amour dont elle était si jalouse? En vérité ces femmes-là ne doutent de rien. Se permettre la jalousie envers vous! je ne l'ose pas, moi qui suis votre femme.

— Il s'agit de mon cousin Hyppolite,

elle s'est trompée de prénom et d'adresse. Ai-je l'air de l'amant d'une lorette, madame? moi, si calme, si raisonnable! Ah! l'on me méconnaît!

Valentine lui fit des excuses en pleurant, il boutonna sa redingote et tira son gilet. Puis il daigna lui pardonner, et l'embrassa sur le front.

— Je ne t'accuserai plus, jamais, murmura-t-elle.

— Je veux ta confiance entière et je te dirai tout, même mes fautes.

— Prends garde que je ne refuse l'absolution! Quand quittons-nous l'Angleterre, mon ami?

— Dans trois jours si cela te convient, ma chère.

Les deux cousines se séparèrent froidement. Madame de Bellande prit cependant congé de Malvina avec douleur, elle la voyait engagée dans une pente dangereuse, qui devait la conduire au précipice.

— Malvina, dit-elle, en lui serrant la main, souvenez-vous que si vous en avez besoin, vous retrouverez votre amie.

— Je sais! je sais! répondit celle-ci d'un ton de reproche.

L'explication en resta là, leurs maris étaient présents.

Lorsqu'ils furent dans le paquebot, monsieur et madame de Bellande se confièrent leurs réflexions sur ce ménage.

— Ma cousine aura beaucoup à souffrir dans le reste de sa vie, dit Valentine. Son mari ne la rend point heureuse, elle ne l'aime pas, et...

— Et elle se figure en aimer un autre, ajouta le comte, je t'assure, moi, qu'elle n'aime et n'aimera jamais personne. Il n'y a pas en elle l'étoffe d'une passion. Quant à son bonheur, il ressemble aux bonheurs de tout le monde. Qui est-ce qui est heureux? Tu n'as qu'à chercher chez ta sœur, chez tou-

tes ces nouvelles mariées, tu verras !

Valentine resta pensive, ces paroles de son mari lui faisaient froid au cœur.

VISITE A LA DUCHESSE DE SPOLETTO.

XVI.

Valentine de retour à Paris, retrouva quelques instants de bonheur. Son ma-

ri se montra plus attentif auprès d'elle, la conduisit quelquefois dans le monde et au spectacle ; elle n'entendit plus parler de madame Armand, elle l'oublia, avec la légèreté habituelle de ses idées. Elle crut avoir repris son ascendant sur Edmond, elle redevint gaie et rieuse, ses chagrins s'effaçaient si vite ! Les beaux jours tout-à-fait reparus, M. de Bellande recommença ses courses, il la laissa seule de nouveau, l'ennui et les soucis reparurent à leur tour. Elle se tourmenta, elle le conjura de l'emmener avec lui, elle se montra jalouse et exigeante, il se fâcha et un soir il ne revint plus à la maison. Une lettre de lui arriva seulement.

« Il partait pour un mois, pendant
» ce temps il espérait que sa chère fem-
» me deviendrait plus raisonnable et
» qu'ils pourraient reprendre leur bonne
» existence interrompue. Il l'engageait
» à aller passer ce mois dans sa famille,
» à celui des châteaux qui lui convien-
» drait le plus, il promettait d'aller l'y
» reprendre pour la conduire ensuite
» où elle voudrait. »

Valentine avait le cœur impétueux, mais facile à apaiser, elle était surtout d'une crédulité incroyable pour une personne aussi spirituelle; sa grande loyauté, sa grande franchise en étaient cause, elle ne supposait pas qu'on pût

la tromper, elle qui ne trompait personne. Elle se résolut à obéir à son mari et à aller passer le mois d'épreuve chez sa sœur, aux Bourbières. Il y avait beaucoup de monde, assurait-on, elle pourrait s'y amuser et le temps s'enfuirait plus vite. Elle partit sans se faire annoncer, assurée d'être bien accueillie, et en effet lorsque sa voiture tourna dans la cour, lorsque son nom se prononça de bouche en bouche, tout le monde accourut sur le perron pour la recevoir, son frère et le duc de Spoletto tout les premiers, la duchesse seule ne se trouva point.

Valentine distribua des poignées de

main, des embrassades à droite et à gauche demandant toujours :

— Où est donc Euphémie ?

Une voix qu'elle reconnut sur-le-champ et qui la glaça des pieds à la tête, se fit entendre derrière elle.

— Madame la duchesse est sortie, lui dit Réné de Massac, mais n'avez-vous rien pour vos vieux amis, madame la comtesse ?

Elle lui répondit en balbutiant, lui laissa prendre sa main, qu'il baisa, accepta son bras sans trop savoir ce qu'elle faisait et rentra au salon avec lui, entourée de ceux qui l'avaient accueillie ;

mais sa bonne humeur se changea en embarras, elle n'osait plus lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de Réné fixés sur les siens.

— Ah ! se dit-elle, je repartirai demain, je n'aurais pas dû venir.

Madame de Spoletto arriva enfin, son chapeau sur la tête ; elle accueillit sa sœur avec de grandes démonstrations d'amitié, elle la serra dans ses bras à plusieurs reprises, mais pour un observateur il y avait dans ces caresses toute autre chose que ce qui paraissait. La duchesse était rouge, les yeux animés, les lèvres contractées. Elle jeta un coup d'œil rapide sur Réné qui se trouvait

impassible, à la même place, et quelque chose d'impérieux se montra sur sa physionomie, la durée d'un éclair. Valentine rendit franchement les caresses qu'elle recevait, elle se sentit heureuse et rassurée à côté de sa sœur, ses craintes ne disparurent pas entièrement, mais elles se calmèrent, elles s'endormirent plutôt, et lorsqu'elle se vit fêtée, chérie, adorée, elle se dit tout bas :

— Je suis une folle de vouloir partir, je ne cours point de danger ici, et j'y serai au contraire à merveille.

Pauvre enfant! côtoyant le précipice et cherchant à le cacher sous les fleurs qu'elle cueille en chemin. Nous en

sommes toutes là ; d'abord nous nous trompons avant de songer à tromper les autres, nous endormons nos principes et nos désirs, nous nous confions à cette destinée que la jeunesse croit si belle et qu'elle pare de toutes ses illusions. Le réveil arrive toujours trop tard, escorté des regrets et des douleurs, compagnes inséparables de nos fautes. Nous les expions au centuple, et il n'en est pas une de nous, je l'espère, qui ne meure pardonnée : celui qui voit tout compte nos larmes ; elles effacent le bonheur coupable; si toutefois le bonheur existe avec les remords.

Pendant toute la soirée, M. de Massac

ne s'approcha plus. Elle s'en blessa, bien qu'elle cherchât à se persuader qu'elle en était charmée. On la pria de chanter, elle résista d'abord, elle céda ensuite et mit toute son âme dans un beau morceau de *Guillaume-Tell.* Elle avait réellement une voix et un talent d'artiste; elle produisit beaucoup d'effet. Aussitôt qu'elle eut quitté le piano, la duchesse la remplaça et joua un quadrille avec un empressement que beaucoup d'auditeurs taxèrent de jalousie. M. de Massac traversa tout le salon et vint inviter une personne à côté de Valentine sans la regarder.

Elle écouta les compliments des au-

tres avec distraction, elle chercha à rappeler ses esprits qui s'égaraient en chimères, en souvenirs, en suppositions, et lorsque chacun fut retiré chez soi, elle se jeta à genoux, et fondant en larmes, elle répétait :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Elle ne savait pas bien au juste pourquoi, mais sa souffrance était aiguë, poignante, elle eût voulu mourir ; elle eut comme le pressentiment des malheurs qui l'attendaient et elle en détourna la tête Elle s'endormit en pleurant ; le lendemain, à son réveil, elle se sentit le cœur serré. Elle avait laissé

sa fenêtre ouverte à cause de la chaleur, et elle fut toute surprise de trouver auprès de son lit un bouquet de roses, humide encore de la rosée, qu'on y avait lancé sans doute pendant son sommeil. Leur parfum les annonça ; elle se baissa pour les ramasser.

— Ah ! mon Dieu ! qui peut avoir jeté ces fleurs? se demanda-t-elle, qui songe à moi, ici ?

Le nom de Réné expira sur ses lèvres, elle n'osa pas même le penser ! Cependant elle mit les roses dans un verre d'eau, et lorsqu'elle descendit elle les plaça dans sa ceinture. Inconséquence bien grande et bien aventureuse ; c'était

presque un aveu, c'était du moins une approbation. En se rendant au salon, elle rencontra Réné ; il passa vite auprès d'elle, en la saluant seulement, mais il murmura si bas qu'elle l'entendit plutôt du cœur que des oreilles :

— Merci!

Plus de doute, c'était lui!

La pauvre Valentine eut un grand mouvement de joie; elle mit la main sur son cœur pour le comprimer, pourtant il faut dire à sa louange, que la pensée du devoir, que l'image d'Edmond, lui apparurent à la fois; elle arracha ces fleurs et elle les jeta loin d'elle dans la cour. En accomplissant cet acte de

courage, elle devint pâle à effrayer, et elle eut besoin de quelques instants pour se remettre.

Il est une vérité de cœur que peu de personnes admettent et qui n'en est pas moins incontestable : On peut aimer son mari, on peut lui rester fidèle de fait, en se laissant entraîner par son imagination hors des bornes prescrites au devoir. Le sentiment d'une femme pour celui dont elle porte le nom ne ressemble à aucun autre, chez les bonnes natures il est indélébile, il ne s'efface ni par les fautes, ni par les souffrances; il subsiste même au milieu des entraînements d'une passion violente.

Si l'on a de l'amour pour son mari, on ne l'aime pas de la même manière qu'un amant, c'est plus entier, plus complet, c'est mieux ; c'est moins dévoué peut-être cependant et plus égoïste. Le mari c'est nous, c'est notre propre bonheur, notre propre avenir, c'est tout ici-bas, c'est encore tout là-haut, puisque les époux chrétiens se retrouvent. Valentine ne voulait, à aucun prix, oublier qu'elle n'était pas libre ; elle avait pour Edmond le plus grand sentiment dont elle fût susceptible, croyait-elle ; néanmoins elle se sentait troubler, défaillir sous le regard de Réné ; elle n'était plus ni calme, ni maîtresse d'elle-même à son aspect :

un magnétisme invincible pesait sur elle. Ce matin-là, quand elle le revit de nouveau, elle souffrait plus encore que de coutume. Un attrait involontaire la poussait vers lui; elle détourna les yeux, et ce fut un acte de vertu positive.

Madame de Spoletto était, on le sait, tout l'opposé de sa sœur. Toujours maîtresse de ses impressions, elle n'en laissait paraître aucune, mais celles des autres ne lui échappaient jamais. Elle observait Valentine, elle observait René, et quelle que fût la finesse de celui-ci, elle devina à peu près ce qui se passait entre eux. La duchesse n'était pas femme à aventurer sa posi-

tion pour un amour, quelque séduisant qu'il fût. Elle veilla sur elle-même avec plus de soin encore que de coutume, et elle veilla sur les autres avec un soin plus attentif. Aussi elle lut dans l'âme de Valentine, elle épela dans celle de René, et cela lui suffit pour diriger son plan.

— Il ne l'aime pas, se dit-elle, il la désire, il veut s'en amuser et ajouter cette fleur à sa couronne. Il est pour elle comme pour moi, peut-être lui plaît-elle davantage cependant. Il sait sa faiblesse, il la dominera ; cet empire lui sourit ; moi, il me craint malgré lui.

Tout cela était vrai. Seulement elle ne voyait pas le sentiment de Réné pour Valentine aussi grand qu'il l'était. Elle le croyait faiblement atteint, tandis que si cet être positif éprouva dans sa vie une ombre de passion, ce fut pour cette jeune femme. Son orgueil l'aveuglait, elle répugnait à s'avouer qu'elle n'était qu'à la seconde ligne, et bien loin de sa sœur. Elle eût vivement désiré que celle-ci ne fût pas venue, et elle s'occupait des moyens de s'en débarrasser; il lui en arriva un à point nommé qu'elle saisit promptement.

Depuis le moment où Valentine avait

jeté le bouquet de M. de Massac, il ne lui adressa plus la parole. Il semblait avoir totalement oublié ses idées des premiers jours. Madame de Bellande s'efforça d'en être charmée; l'idée qui lui revenait le plus fréquemment était celle-ci :

— Il m'aimait donc bien peu, qu'il s'est découragé si vite!

Elle songeait déjà à quitter le château, où elle *s'ennuyait,* se répétait-elle, malgré la réunion brillante qui s'y trouvait; d'ailleurs Raynald la tourmentait pour aller avec lui chez Herminie. Elle se décida à partir dans trois jours pour Senneçay, quand, tout-à-coup, un soir,

on annonça le vicomte de Saint-Flour. Elle le vit paraître le visage pâle, maigre, les yeux presque éteints; il se hâta d'adresser son compliment de bienvenue à la maîtresse du château, tout en cherchant du regard Valentine. Dès qu'il l'eut trouvée, il s'élança vers elle, en lui tendant la main :

— Chère comtesse, dit-il, que je suis heureux de vous revoir et que de choses à vous dire !

Réné, qui écoutait toujours, en faisant son profit de tout, dressa l'oreille à ces paroles.

— D'où venez-vous? par quel hasard ici? demanda la jeune femme.

— J'arrive de Londres, je vous cherchais. J'ai trouvé l'invitation de la duchesse chez moi, j'ai appris que vous étiez ici, j'ai changé mon costume de voyage, je suis parti et me voilà. Vous allez bien m'écouter, n'est-ce pas? Oh! si vous saviez!

Madame de Bellande se leva et mit un doigt sur ses lèvres.

— Allons dans la bibliothèque, lui dit-elle, nous causerons mieux.

— Cet homme est un ami, ou un bien hardi soupirant, pensa Réné, en les regardant s'éloigner. Ce soir je serai sûr de mon fait.

— A présent, continua la comtesse,

en s'asseyant sur un fauteuil, je suis prête à vous écouter. Qu'y a-t-il? comment se porte-t-elle ?

— Vous allez tout savoir, madame, et ce sera pour vous une curieuse étude de coquette, vous, si jeune, si inexpérimentée, si confiante, vous ne comprendrez point cette perversité. Je vous assure que je viens à vous comme à mon bon ange, vous me sauverez d'une horrible tentation, de celle de me venger, j'en ai les moyens, et par moment ma souffrance et si vive, qu'elle domine chez moi les sentiments d'un homme d'honneur. Oh! pourquoi aie-je donc aimé cette femme!

— Mais racontez donc, monsieur, vous me faites sécher d'impatience.

— Eh bien, madame, après votre départ, je la trouvai plus douce. Elle se prétendait jalouse de vous, comme si elle ne savait pas ce que vous étiez pour moi. Mes prières la désarmèrent, elle me reçut à merci et me pardonna le mal qu'elle venait de me faire. Je l'aimais avec extravagance, je me crus aimé, elle me le répéta par écrit et de vive voix, elle excita ma passion à un tel point que j'en perdais en vérité la tête. Je passais ma vie à ses genoux, à la supplier, elle me repoussait doucement pour m'attirer en-

core. Elle promettait, elle retirait ses promesses, elle me faisait attendre des journées entières dans un petit appartement, qu'elle m'avait permis de prendre, en me donnant l'espérance de l'y recevoir. Enfin elle se décida un jour, elle y vint. Je ne vous rendrai pas mon bonheur, ce fut un délire, je me jetai à ses genoux, je la remerciai en lui offrant ma vie, je lui aurais donné mon sang en échange de ce premier rendez-vous, j'aurais cru le payer faiblement. Mon respect pour elle égalait ma tendresse, cependant je ne pouvais résister à ce délire si longtemps comprimé, je la saisis dans mes bras et lui jurai que si elle consentait à

m'appartenir je serais son esclave à la vie et à la mort. J'employai tout ce que mon amour insensé me dicta de paroles sincères et brûlantes, elle resta impassible , sans me repousser , mais sans m'accueillir , son œil de plomb tombait sur mon cœur et le glaçait:

— Répondez , répondez , lui dis-je, j'attends de vous la mort ou la vie.

— Jules, me dit-elle, toujours froide, je suis en votre pouvoir , j'y suis volontairement, quoi qu'il arrive je me soumets à tout, et je reconnais d'avance que je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous tenez entre vos mains mon

sort et le vôtre, vous êtes le maître de ma destinée, mais je jure devant Dieu que si vous abusez du moment de faiblesse qui m'a conduite ici, vous me voyez pour la dernière fois. Au contraire, si vous me laissez sortir de cet appartement libre comme j'y suis entrée, je vous aimerai comme jamais homme ne fut aimé, ma reconnaissance pour cette preuve d'amour sans bornes ne périra qu'avec ma vie et vous serez bien véritablement alors la maître de mon cœur. C'est à vous de choisir.

Si vous saviez, comtesse, ce que je souffris en ce moment, je crus que j'allair étouffer, un sanglot terrible et

sans larmes, sortit de ma poitrine. Elle ne sourcilla pas.

— Choisissez, répéta-t-elle.

Songez donc que je touchais au bonheur, qu'un moment m'en séparait à peine, et cette femme me rejetait sur la terre par un appel à mon honneur, à ma générosité. Et puis ne la devoir qu'à une impossibilité de refuser! Ce n'était pas là ce que je voulais, madame, je le sentis, mon cœur se serra, je m'éloignai d'elle, et je lui dis :

— Vous pouvez partir, madame.

Vous croyez peut-être qu'elle aprécia, qu'elle comprit l'effort suprême que je

faisais, vous croyez qu'elle me remercia par un mot, par un sourire, par un regard! Aussitôt que j'eus ouvert la porte, et que je me fus rangé pour lui laisser le passage, elle s'élança dehors, en me criant :

— Adieu, Jules! au revoir.

Elle s'enveloppa dans son châle, dans son voile, descendit l'escalier quatre à quatre, sans même retourner la tête, sans me faire un signe, comme un oiseau échappé de sa cage, heureux de retrouver sa liberté. Quant à moi je rentrai *chez nous*, je restai debout, à la même place, ébahi, hébété, ne pensant plus, ne sentant plus, ne sachant pour

ainsi dire plus où j'étais. Mon Dieu ! que j'ai souffert !

Il fallait fuir une pareille femme, n'est-ce pas? ne la revoir jamais, me méfier de ses paroles et de ses semblants d'amour. Eh ! bien, le soir même j'étais chez elle. Mon cœur imbécile voulut jouir de son sacrifice. J'espérais que je la trouverais au moins telle qu'elle s'était annoncée, bonne, douce, reconnaissante; je lui cherchai des excuses, je lui créai une vertu et des scrupules qu'elle n'avait pas, je fis la part de ses principes, de son âge, de ses sentiments de femme, enfin je me la rendis blanche et irréprochable, c'était moi qui

avais tort, je lui aurais presque demandé pardon. Mon cœur soulevait mon gilet de ses battements effroyables, et je crus que jamais il ne me serait possible de l'approcher sans mourir.

Elle était seule avec un stupide baronnet, qui s'affichait son *patito*, et la princesse Kourloff, dont vous connaissez les anciennes relations avec moi, elle ne les a pas cachées. Je saluai si gauchement, si stupidement, que la princesse éclata de rire, en me demandant ce que j'avais et d'où venait ma mine hétéroclite. Le fait est que je devais paraître bien ridicule.

Quant à madame de Miller, elle ne

fut jamais plus à son aise, jamais plus gaie, plus sûre d'elle-même. Elle me plaisanta sans le moindre sous-entendu, elle avait oublié, complétement oublié, et elle voulait que j'oubliasse comme elle. Je restai pétrifié de tant d'audace, je ne me défendis point, et, après une visite d'une demi-heure, je me levai. En traversant le dernier salon j'entendais encore les quolibets et les joyeux propos de mes adversaires, on se moquait de moi, la princesse et la baronne se rejetaient en apparence mon chétif individu. Je me hâtai de m'enfuir, pour cette fois, très-décidé à quitter l'Angleterre et à ne plus donner à ces dames la joie de rire à mes dépens.

A mon réveil, le lendemain, on me remit deux lettres, une de la princesse et une de Malvina, toutes les deux m'engageaient à dîner, dans des termes fort clairs. Seulement la princesse était plus franchement abandonnée, la France mettait des gants, la Russie me présentait ses bras nus. Une idée de vengeance dicta ma réponse. Je remerciai froidement la baronne et j'acceptai l'invitation de madame Kourloff. Celle-ci me reçut avec une joie que doublait son triomphe. Elle ne s'occupa que de moi, ne me laissa pas le loisir de respirer, moi qui souffrais tant. A neuf heures on annonça madame de Miller, nous étions à table.

— Mon Dieu ! me dit tout bas la princesse, elle n'a pas même pris le temps de dîner. Ne me quittez pas, je vous le défends.

Je me sentais heureux, madame, le comprenez-vous ? Elle venait à moi, elle m'aimait donc. Je ne faisais point la part de son infernale coquetterie, de son besoin incessant de triomphe. Ce n'était pas *moi* qu'elle voulait, c'était l'amant de la princesse, c'était un esclave dont la chaîne menaçait de se rompre. Elle m'attendait avec une impatience fébrile, et, dès qu'elle me vit paraître, donnant la main à sa rivale, elle se précipita vers nous et me dit :

— Je viens vous chercher.

La princesse se redressa de toute sa hauteur aristocratique et lui demanda d'un ton que rien ne peut rendre :

— Pourquoi cela, madame, s'il vous plaît ?

Malvina ne se déconcerta point, elle avait plus d'esprit que madame Kourloff, elle sentit sa maladresse et voulut la réparer. Elle se mit à rire.

— Mon Dieu ! princesse, ne vous effrayez pas, on ne vous l'enlève point ce papillon, on veut au contraire vous emmener tous les deux, comme Philémon et Baucis, à Covent-Garden, où

il y a un spectacle superbe, et où j'ai fait prendre une loge à votre intention.

— Je vous remercie, madame, riposta brusquement l'autre, qui sentit le piége, je n'irai point.

Ses yeux ajoutèrent : ni lui non plus, mais elle n'osa pas le prononcer.

— Comme il vous plaira, chère princesse, continua Malvina, d'un air de chatte, M. de Saint-Flour est trop galant pour ne pas me donner son bras, je suis seule, M. de Miller brasse de l'argent dans je ne sais quel coin de Londres, et je ne puis aller au théâtre

en Ariane abandonnée, on se jouerait de moi.

— C'est cependant, madame, un bien joli rôle et que vous rempliriez à merveille.

— Vous croyez, princesse? Pourtant vous qui tenez l'emploi et qui vous en tirez si admirablement, vous auriez droit de vous plaindre et je ne veux aller sur les brisées de personne.

— Ce rôle-là se joue tour-à-tour, madame, nous le savons toutes et nous l'apprenons à nos dépens, il ne s'agit que de commencer.

J'eus alors la scène complète de

Célimène et d'Arsinoé, mais bien supérieure à celle du théâtre, car la vérité parlait seule. Je me tus et j'écoutai, assez flatté, je l'avoue, de me trouver *l'aliboron* de l'affaire. Mon Dieu! que les hommes sont niais et vaniteux! Je réfléchissais à part moi et l'amour-propre m'inspira une magnifique sortie, que sans lui je n'aurais pas trouvé la force d'exécuter. Je pris mon chapeau avec une fatuité merveilleuse annonçant familièrement à ces dames que j'étais désolé, mais que je devais absolument me rendre chez le comte d'Orsay, où j'étais attendu et que je ne pouvais en aucune sorte entrer dans leurs projets du soir.

A peine fus-je dans la rue que je me repentis d'avoir quitté Malvina, que je me sentis pris d'une irrésistible envie de retourner près d'elle ; l'amour-propre devait me guider ce jour-là malgré tout, j'écoutai sa voix, il me conduisit à Covent-Garden, et me donna la force de ne saluer madame de Miller que de loin. Elle avait pris le change, elle s'était figuré que ma sortie n'était que pour la rejoindre, et s'était empressée de courir seule au théâtre. Une demi-heure après la princesse y arriva afin de nous surprendre, croyait-elle. Elles se firent des yeux effroyables, surtout lorsque après avoir passé un quart-d'heure dans la loge de madame

de Kourloff, j'allai m'établir derrière une jeune et belle Polonaise, qui commençait à percer dans le monde, et qui me faisait aussi l'honneur de s'occuper de moi. Hors madame de Miller, que j'aimais avec une passion folle, je veux être pendu si je sais ce qui leur plaisait tant, dans ma chétive personne, si ce n'est que je ne m'occupais pas d'elles.

Le soir même madame de Miller et madame de Kourloff m'avaient écrit toutes deux. Malvina m'accusait d'inconvenance, sa lettre était délicieuse de colère, je compris que je tenais le bon moyen, et je me promis de ne le pas abandonner. Je répondis poliment à

toutes deux, comme un homme qui se dégage, sans rien accepter, ni rien promettre. Ce manége dura huit jours. Au bout de la semaine je trouvai la princesse chez moi, en rentrant, et on me remit une lettre de la baronne qui contenait ces mots :

— « Puisque vous me désespérez,
» puisque vous refusez de me voir chez
» moi, et que moi je veux à tout prix
» savoir de vous-même d'où vient ce
» changement, venez demain à onze
» heures à ma maison de Richemond,
» j'y passerai la journée seule, j'y res-
» terai même jusqu'au lendemain.
» M. de Miller est parti pour Liverpool,

» bien tranquille, puisqu'il ne vous voit
» plus, personne ne nous dérangera
» donc, et je vous attends. Songez-y,
» Jules, vous ne *pouvez* refuser, j'ai sur
» vous des droits que vous ne *pouvez*
» reprendre, et ma tendresse me donne
» au moins celui de me plaindre, si
» vous ne m'en laissez pas d'autres que
» celui-là. Votre

» MALVINA. »

— Enfin! m'écriai-je, mille fois heureux.

C'était toujours la même distance, la même proportion. L'une venait chez moi, l'autre me donnait d'elle-même le

rendez-vous qu'elle m'avait tant refusé. Cette lettre semblait tout promettre, je ne me sentais pas d'aise, je respirais à pleine poitrine, demain ! demain ! Je fus tout à la fois bon et cruel pour cette pauvre princesse, je lui tournai de mon mieux qu'il n'y fallait plus penser, que j'avais d'autres engagements, que je l'aimerais toujours comme la meilleure, la plus dévouée, la plus parfaite, mais que, etc... Enfin toute la friperie ordinaire, à laquelle elle se laissa prendre, par les bons côtés de sa nature, et elle en avait beaucoup. Elle pleura, je faillis pleurer aussi, j'essuyai ses larmes, je tâchai de la consoler de mon mieux, elle ne me repoussa point

et elle me dit, en me quittant, ces mots prophétiques :

— Mon pauvre Jules, si c'est la baronne de Miller qui vous enlève, je serai bientôt vengée et vous ne tarderez point à vous en repentir. Cette femme ne vous aime pas et elle vous jettera à la porte quand un autre lion vous remplacera dans le monde. Souvenez-vous-en.

Je ne l'écoutai point, mon cœur faisait trop de bruit. Je la reconduisis jusqu'à sa voiture et je remontai pour contempler à mon aise, mon bonheur en perspective. Je me promenais dans me chambre en répétant : demain !

Oui, demain, demain allait venir, elle m'avait appelé, elle serait à moi, bien à moi, par sa volonté, sans qu'elle puisse même m'opposer mes instances. C'était elle qui provoquait notre réunion. Je ne me couchai point, pourquoi faire? J'attendais le jour à ma fenêtre, je comptais les étoiles qui disparaissaient, je vis paraître l'aube, puis le soleil, la ville s'anima, c'était le matin, les heures s'enfuyaient, celle de mon bonheur sonna, je partis.

Ce chemin me parut interminable. Cette maison de Richemond, que vous connaissez, le plus joli lieu du monde, était pour moi le ciel ouvert. Il n'y avait

d'autres domestiques que le concierge, le jardinier, et la femme de chambre de Malvina. On m'introduisit avec mystère, c'était bon signe. Elle m'attendait, je la trouvai pâle et changée. Je supposai qu'elle avait souffert, je m'en sentis ému jusqu'aux larmes, et je me jetai à ses pieds, comme dans les vieilles comédies.

— Ah ! me dit-elle, j'ai cru que vous ne viendriez pas !

Quel reproche ! Je le savourai en moi-même, je l'en remerciai, je lui racontai mes efforts, mes désolations, mes combats. Je lui montrai mon amour immense, je déraisonnai, j'étais fou.

Elle m'écouta le sourire sur les lèvres, jouant avec mes cheveux, ne se refusant point à mes caresses, me montrant ses joues si blanches et ses lèvres décolorées, pour prouver qu'elle aussi elle m'avait regretté. Je ne vous rendrai pas l'ivresse de ces instants, j'aurais juré qu'elle était la plus aimante des créatures.

Nous fûmes interrompus par le déjeûner. Et quel déjeûner! en tête-à-tête, dans sa chambre, servis par une femme sûre, ne nous gênant en rien, nous nous livrâmes à ces délicieux enfantillages d'un amour à sa naissance. Elle me proposa ensuite de visiter ce

parc, si justement célèbre. Nous descendîmes ensemble, toujours ensemble, elle appuyée sur mon bras, moi plus fier que d'une couronne. Vous savez combien ces jardins sont magnifiques, quelles vues, quelles fabriques anciennes et modernes! Nous nous reposâmes dans un chalet suisse sur le bord du lac, nous y recommençâmes le doux entretien de tout-à-l'heure; devenu plus hardi par une intimité plus tendre et plus prolongée, je voulus ramener Malvina à ce qui s'était passé dans notre dernière entrevue, je l'implorai de nouveau, je la suppliai de me rendre ce bonheur rêvé, qu'elle m'avait pris. A l'instant même

la femme sans cœur reparut. Un masque glacial s'étendit sur cette physionomie enjouée et provoquante.

— Encore ! s'écria-t-elle, en se levant.

— Eh ! mon Dieu ! repris-je, ne savez-vous pas que je vous aime et que je me meurs ?

Elle me connaissait bien, l'adroite et cruelle créature, elle savait son empire, elle savait qu'elle ne me rebuterait point et que je cèderais au même piége qui m'avait déjà pris. Elle me débita les mêmes phrases, me fit les mêmes promesses, me raconta les mêmes histoires, enfin elle se moqua de moi, juste de la

même manière et moi, triple sot, je me laissai séduire, je la crus, je l'adorai davantage encore. J'offris mon sacrifice, je fus orgueilleux de le faire, je lui répétais :

— Croyez-vous que je vous aime !

Elle me disait :

— Oui, je le crois, et je vous aime aussi, et je vous admire, et vous seul êtes capable de cette conduite magnanime. Je ne l'oublierai jamais, ma reconnaissance sera éternelle.

Enfin des phrases toutes faites, apprises par cœur, avec accompagnement de prunelles et de gestes à l'avenant.

Une représentation de Célimène, au profit d'un imbécile, qui n'en sut même pas profiter. Je me battrais quand j'y songe. La pilule fut mieux dorée cette fois-ci que l'autre, j'en conviens, elle me renvoya satisfait. Elle avait tant exalté mon imagination, que je sortis content de moi-même, sûr d'elle, convaincu qu'elle me récompenserait par un amour sans bornes, et plus tard par l'abandon de ces principes cruels, qui me laissaient si à plaindre, si désespéré. Je restai la nuit tout entière à ses pieds. Ce fut le supplice le plus délicieux qui se puisse imaginer, je n'y pense même pas encore sans un frémissement qui me bouleverse.

Le lendemain au soir seulement je revins à Londres, saturé d'émotions douces et poignantes, plus fatigué qu'après un long voyage. Elle devait y retourner dans la matinée suivante, j'irais chez elle, ou nous nous retrouverions à Hyde-Parck. Je m'endormis bercé par cette espérance. A l'heure précise je courus à l'hôtel Miller. Elle n'était pas revenue de Richemond. Ma première pensée fut de m'y rendre, la prudence me retint, si par hasard son mari était là ! Je m'en retournai seul et triste, un pressentiment douloureux traversait mon âme. Le soir je revins encore, même réponse. J'errai par les rues, ne sachant

trop où j'allais, il faisait un temps superbe, la tentation de me rapprocher d'elle devint trop forte pour que j'y résistasse. Je me fis conduire à Richemond. Auprès de la maison j'entendis des chants, de la musique, du bruit, je vis des voitures, des chevaux, des domestiques, une foule. Je m'informai.

— Il y a un dîner, une soirée chez la baronne de Miller.

Un somptueux équipage me frappa plus que les autres. Je demandai le nom du propriétaire :

— Lord Habner, me répondit-on.

C'était un jeune homme, immensé-

ment riche, fabuleusement beau, qui venait d'atteindre sa majorité, et que toutes les femmes portaient au pinacle. La jalousie me mordit au cœur. J'étais en tenue insuffisante, en Angleterre surtout, où les étiquettes extérieures sont encore souveraines. Je m'attendis à des reproches, à une réception blessante, à tout ! Qu'importe ! je voulais voir. J'entrai, je montai l'escalier, ce même escalier où je l'avais portée la veille dans mes bras, la porte s'ouvrit, les domestiques me connaissaient, ils m'annoncèrent, et ce nom tomba comme un aérolyte glacé au milieu de cette joie, chacun se tut. Ils étaient une douzaine, autour d'une table, encore char-

gée de mets et de vins. Cela ressemblait à une orgie comme deux gouttes d'eau. C'était sur cette même table que nous avions dîné la veille !

Madame de Miller me reçut avec un dédain fait pour déconcerter les plus hardis. Elle avait à sa droite lord Habner, qui leva sur moi ses beaux yeux, dans lesquels je crus lire un insolent triomphe. Je fus au moment de lui jeter mon gant au visage.

— Ah ! ah ! monsieur le vicomte, je ne vous attendais pas, me lança la baronne, pâle de colère.

— Et moi, je ne m'attendais pas à

l'honneur de vous rencontrer non plus, répondis-je, tout-à-fait remis de mon émotion. Je venais ici en pèlerinage, en...

— Donnez un siége à monsieur, interrompit-elle vivement, il y a encore une place près de ces dames, puisqu'il nous surprend si agréablement, nous serons ravis de la lui voir accepter.

Elle eut peur que le dépit ne me fît parler, et elle crut me fermer la bouche ainsi. Je me tus en effet. J'ai toujours trouvé de mauvais goût de se poser en matamore devant une femme, quels que soient ses torts envers vous. Lord Habner redoubla de manières et d'amabilité ; il

se fit beau, comme les petits chiens qui posent, afin qu'on les admire. Je devinai sur-le-champ qu'il était le roi de la fête, à laquelle M. de Miller n'assistait pas. Les paroles de la princesse se représentèrent à mon imagination, je les vis écrites en caractères de feu sur toutes les murailles, tout autour de moi.

Dès ce moment, je perdis toute idée de vengeance, j'étais abattu par la douleur. Je m'assis machinalement, je me mis à causer et à boire avec ceux qui m'entouraient, pour me donner une contenance. Mon intimité avec la baronne était connue de tous, aussi

chacun me regardait étonné et curieux. J'étais un spectacle, on désirait savoir ce que j'allais faire. Je ne fis rien que m'enivrer scandaleusement. Poussé par le désespoir, par l'orgueil, par je ne sais quelle mauvaise passion, je bus et je bus encore.

Malvina me lançait des yeux courroucés que je supportais hardiment. Ma raison s'égara bien vite, mais par un reste de délicatesse de cœur, je ne prononçai pas un mot qui pût la compromettre. Je m'étendis beaucoup sur la légèreté des femmes, sans risquer une syllabe dont elle eût à se plaindre. Elle n'en tremblait pas moins à faire pitié.

Je fus acerbe, mordant, sans méchanceté. On assure que j'eus de l'esprit, je ne sais trop où je le prenais. Mon ivresse n'eut rien de mauvaise compagnie ; elle fut seulement d'une gaieté effrayante. J'avais l'air d'un homme qui cherche à s'étourdir à tout prix, et c'est bien là ce que j'étais en effet.

On sortit de table plus tôt, j'en suis convaincu, je m'approchai de Malvina alors. On ne nous écouta point :

— Eh bien ! madame, lui dis-je, êtes-vous satisfaite? La comparaison est-elle achevée? à qui donnerez-vous la préférence? à celui d'hier ou à celui d'aujourd'hui?

— Monsieur ! monsieur ! murmura-t-elle, prenez garde, parlez plus bas, ne me perdez pas, je vous en conjure.

— Vous perdre, madame ! et comment vous perdrais-je ? que suis-je pour vous ? Pas même un souvenir, il me semble.

— Taisez-vous, nous nous expliquerons plus tard. Je vous dirai... vous saurez...

— Je sais tout, je sais que vous vous jouez de moi ; je sais que vous me prenez pour le pantin qui doit danser sous vos yeux, selon que vous tirez un ruban ou l'autre ; je sais que vous me dé-

chirez le cœur, que vous allez maintenant me sacrifier à ce beau jeune homme qui est là, parce que c'est lui que les autres envient; je sais que vous êtes une coquette, sans cœur, indigne du culte que je vous avais voué, indigne de la générosité que j'ai montrée. Adieu, je ne vous reverrai plus, adieu, je vous oublierai, si je puis. Vous serez punie un jour de tout cela, car Dieu est juste et vous assassinez mon cœur.

Sans attendre la réponse, je m'élançai vers la porte, et en quelques minutes je fus hors de cette maison. J'ai su qu'après ma sortie, elle se tourna tranquillement vers lord Habner, qui

la regardait, ébahi, en lui disant :

— Pauvre vicomte ! il est bien triste de ne pouvoir me persuader qu'il m'aime. Que voulez-vous, milord, je ne crois jamais à ces choses-là.

Ces mots provoquèrent sans doute une déclaration qu'elle cherchait; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne fut ni sérieuse, ni embarrassée.

Depuis lors sa porte a été fermée pour moi ; elle a évité les occasions de me rencontrer, et lorsque enfin nous nous sommes trouvés forcés de nous voir, un salut bien sec a été tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'ai cru en perdre la tête ; je résolus d'avoir à tout prix une

explication ; je l'attendis deux jours entiers à Hyde-Parck, où elle se promenait à pied, de très-bonne heure, suivie d'un seul domestique, vous savez que c'est pour elle une question d'hygiène. Je parvins à l'aborder; elle voulut me fuir, je la retins par le bras. Vous connaissez la résolution de son caractère, je dirai presque sa hardiesse. Elle m'interrompit au moment où j'allais parler, me déclara que ma conduite avait été infâme, qu'elle avait bien voulu ne pas me faire chasser par ses gens, le jour où je lui avais si singulièrement manqué de respect, à son souper, et cela par respect pour une ancienne *amitié* ;

mais à l'avenir elle m'interdisait sa porte, elle me défendait de la saluer, ni de lui adresser la parole en public. Elle avait prévenu M. de Miller; il approuvait sa conduite; ses amis l'approuvaient aussi. Par conséquent, il ne me restait rien à prétendre, pas une observation à faire. Pour achever sa magnifique sortie, elle appela son valet de chambre français qui la suivait, son domestique de confiance.

— Jean, lui dit-elle, vous voyez bien M. le vicomte, je n'y suis plus pour lui à l'avenir, et si un de vos camarades, si vous-même, vous aviez la moindre communication avec lui ou avec

ses gens, vous ne resteriez pas une heure à mon service.

Nous étions près de l'endroit où sa voiture attendait, elle se dégagea de mon bras et y fut montée avant que j'aie pu seulement me remettre de ma surprise. Une pareille audace confondait toutes mes idées. Cette femme que j'avais eue deux fois à ma merci et que j'avais épargnée! cette femme à laquelle j'avais tout sacrifié, même mon amour, cette femme que je pouvais perdre, car j'ai ses lettres, elle osait me braver ainsi, et devant un valet!

— Oh! m'écriai-je, elle me croit bien honnête homme!

Je rentrai chez moi comme un fou, je fis faire mes paquets, je demandai une voiture, et, une heure après, j'étais en route pour Douvres. Je n'éprouvais qu'un besoin, celui de m'éloigner d'elle, celui de ne jamais la revoir. Le mépris, la haine, la passion, se livraient dans mon âme un combat à outrance. J'avais honte de moi-même et de mon amour. J'avais le désespoir de vivre et la résolution de ne pas mourir, afin de ne point augmenter son triomphe. J'arrivai à Paris : tourmenté du besoin de la vengeance, je suis venu à vous pour n'y pas céder, je vais vous remettre ces lettres qui pourraient me perdre plus qu'elle encore, car elles

feraient de moi un homme sans foi. Vous les garderez. Dans un moment de rage, j'en abuserais.

— Oh ! ne faites pas cela, interrompit Valentine, vous la jugez mal, il y a une raison à ceci que vous ignorez. Malvina est loyale et noble, elle est sans détour, elle a une âme de héros, plutôt qu'une âme de femme. Ne l'accusez pas, le temps découvrira tout.

— Pauvre enfant ! répliqua Jules, ce n'est point ainsi qu'elle parle de vous, elle ! Oh ! combien vous lui êtes supérieure en toutes choses, pourquoi ne vous ai-je pas aimée !

Valentine employa son éloquence à calmer cette juste colère. Elle consentit à recevoir les lettres, mais elle exigea qu'Herminie fût instruite de cette aventure et du dépôt qu'elle acceptait.

— Si vous le voulez, nous partirons demain pour Senneçay, ajouta-t-elle, nous irons tout confier à la duchesse. C'est une femme de tête et de cœur, elle nous conseillera.

— J'y consens volontiers. Ce château où l'on ne pense qu'à la joie me rend plus triste encore, il me semble que tous ces gens-là m'insultent.

Pauvre vicomte ! Est-ce que le monde n'est pas en insulte perpétuelle aux sentiments, à la vraie douleur !

VISITE A LA DUCHESSE DE SENNEÇAY.

XVI.

Aussitôt que Raynald apprit le départ de Valentine pour Senneçay, il

devint tout rouge de plaisir. Quel excellent prétexte pour y retourner ! Il ne pouvait laisser partir sa sœur en tête-à-tête avec le vicomte, et Euphémie, à laquelle il développa ses raisons, les eût trouvées parfaites, lors même qu'elles eussent été exécrables. Elle était si enchantée de l'éloignement de la comtesse ! Cependant Réné ne faisait plus la moindre attention à elle, il ne quittait pas madame de Spoletto, il l'accablait de compliments et de phrases à perte de vue, elle ne s'y trompait pas. Une lettre d'elle à madame Michaud nous apprendra mieux que le récit et l'état des choses et l'état de son cœur. Elle ne lui cachait aucune de

ses pensées et sa perspicacité ordinaire lui découvrait tout ce que les autres dissimulaient avec tant de soin.

« Ainsi que je vous l'annonçais,
» ma chère tante, nous avons été hier
» passer la journée à Senneçay. Il me
» fallait ce moment d'observation pour
» savoir au juste ce qui se trame autour
» de moi. Ce que vous appelez mon ca-
» price, et ce que je maintiens un amour
» très-véritable, ne m'ôte ni le sens, ni
» le jugement. Je vous en ai avertie
» d'avance, rien ne me fera oublier le
» soin de ma position et de mon avenir.
» M. de Spoletto sera toujours le pre-
» mier homme dans mon histoire, non

» parce que je l'aime beaucoup, bien
» que cela soit vrai, mais parce que je
» porte son nom et que je tiens à ce
» nom, à tout ce qui en découle, avant
» de tenir à mon bonheur. Depuis le
» départ de Valentine, René est plus
» tendre, plus gai que jamais. Il se
» donne tant de peine pour cela que je
» commence à *craindre* son penchant
» pour elle beaucoup plus fort que je ne
» l'aurais supposé. Il croit avoir affaire à
» une écolière, et il charge trop son rôle.
» J'ai voulu les mettre en présence
» inopinément : c'est ainsi qu'on sur-
» prend même les gens prévenus, à
» plus forte raison ceux qui, comme ma
» chère sœur, n'ont pas l'esprit de dis-

» simuler ce qui les ferait pendre !
» M. de Spoletto était reparti avant-
» hier , notre société , ici moins nom-
» breuse , pouvait me suivre chez ma
» cousine ; au déjeûner , j'en fis la pro-
» position spontanée, en regardant Réné
» du coin de l'œil. Tout le monde ac-
» cepta, il ne dit rien. Ceci ne me plut
» pas, je l'interpellai particulièrement,
» très - sûre qu'il ferait l'étourderie de
» ne pas en avoir l'air charmé, il
» n'y manqua pas. Les hommes sont
» rarement en garde sur les petites
» choses.

» On attela toutes les voitures et nous
» partîmes. M. de Massac monta à che-

» val et resta à ma portière Si j'étais
» reine, je voudrais un semblable écuyer
» cavacaldour, dussé-je aller jusqu'aux
» mêmes conséquences que Christine et
» Monaldeschi. Cet homme a vraiment
» la meilleure grâce et le plus grand air
» du monde; il ne faut pas qu'il m'é-
» chappe, il ne le faut pas.

» Nous arrivâmes à Senneçay sans
» être attendus. Herminie vint au de-
» vant de nous dès la première voiture,
» Valentine resta au salon, toute seule,
» mais j'aperçus son œil derrière une
» fente de rideau; que pensez-vous de
» cela, ma tante?

» Elle m'embrassa dès qu'elle me vit,

» avec des démonstrations inusitées, ma-
» nière de cacher son embarras. Elle
» m'accabla de tendresse, fut d'une
» amabilité excessive pour tous ceux
» que j'amenais, excepté Réné, qu'elle
» se contenta de saluer avec hau-
» teur.

» Mon cher Mentor, rappelez-vous
» bien ce que je vous dis : elle l'aime, il
» l'aimera beaucoup, et vous entendrez
» parler de cet amour, Valentine n'é-
» tant point femme à rien faire comme
» les autres.

» Ceci posé, continuons. Je trouvai
» Herminie d'une beauté splendide,
» d'une beauté ducale. Elle est vraiment

» faite pour le dais. Elle n'est cependant
» pas heureuse, je l'ai compris. Le bon-
» heur de la richesse et de la position
» n'est pas pour elle, comme pour moi,
» le premier des biens. Elle n'aime pas
» son mari, qui ne l'aime que conjuga-
» lement, elle a le cœur noble et élevé,
» elle a l'imagination vive, elle a tout
» ce qu'il faut pour se passionner, pour
» combattre cette passion et pour souf-
» frir horriblement de ce combat. Et
» savez-vous ce qui se passe, dont vous
» allez être étonnée? c'est qu'elle com-
» mence à aimer Émile, Émile tel que
» vous le connaissez, avec ses défauts,
» qui sont des vices, tel qu'elle le con-
» naît elle-même, car elle ne se fait au-

» cune illusion sur son compte. Elle sait
» ce qu'il est et quelle confiance elle peut
» avoir en lui; elle ne veut pas s'en oc-
» cuper, elle ne veut pas même soup-
» çonner ce penchant, elle ne se l'avoue
» pas, et ce penchant vient, il augmente
» à vue d'œil, d'une façon inquiétante,
» pour ceux qui l'aiment. Herminie ne
» fera pas la même folie que Valentine,
» pourtant elle sera aussi malheureuse.
» Elle luttera, elle luttera avec énergie,
» elle ne succombera qu'à la dernière
» extrémité, mais elle succombera, et
» notre cher cousin lui fera payer cher
» sa défaite, sa défense. Le reste de la
» vie de madame de Senneçay sera con-
» sacré à cette expiation. Vous voyez

» si je profite de vos conseils et si je vais
» au fond des choses.

» Ce qui m'afflige le plus en tout ceci,
» c'est que mon pauvre Raynald en sera
» la première victime. Vous savez com-
» bien j'aime mon frère, après vous,
» c'est ce que j'ai de plus cher. Cet
» enfant, ce dernier héritier des rois
» Celtes, cette faible créature, char-
» gée d'un si grand nom, m'inspire un
» sentiment de trendresse vraiment ma-
» ternelle. Je voudrais le sauver de lui-
» même, et cela deviendra impossible.
» La passion d'Herminie pour Émile et
» celle qu'il a pour Herminie le per-
» dront. Il est attendrissant à examiner.

» Il voit tout, il sait tout, rien ne lui
» échappe. Je l'ai vu dix fois dans cette
» journée tout prêt à se jeter entre son
» idole et celui qui va la mener si fata-
» lement loin de son sentier fleuri (style
» d'Émile, vous le reconnaissez, n'est-ce
» pas?) Il se retient par timidité, par
» crainte de lui déplaire à elle, car il a
» le courage d'un lion. Si Herminie
» souffre par Émile, il vengera Her-
» minie, dut-il aller à l'échafaud pour
» cela ; c'est un vrai Kersaint, un vrai
» Breton, sous ce rapport. En tout, ma
» bien chère tante, notre famille est en
» travail d'événements, j'en ai plus de
» peur que d'envie.

» J'ai retrouvé aussi à Senneçay l'a-

» moureux nouveau de notre Malvina.
» Cet homme assez fou pour aimer de la
» sorte une poupée sans tête et sans autre
» âme que celle d'un garçon. Il est mal-
» heureux aussi et il se taira. Valentine et
» la duchesse le contiennent, il en sera
» pour ses frais de désespoir. Il est étrange
» à examiner combien dans le monde les
» gens de cœur sont victimes des autres
» et quelle folie c'est que d'obéir à son
» cœur. Il nous mène toujours à no-
» tre perte, il nous entraîne vers des
» abîmes, et, lorsque nous y tombons
» brisées, lui seul est encore vivant et
» cherche à nous conduire encore à
» des gouffres plus profonds. Combien
» je vous remercie de m'avoir éloignée

» de ces exagérations dès ma première » jeunesse. La femme qui sait se domi- » ner, qui s'arrête, malgré ses désirs, » au point qu'elle s'est choisi, cette » femme-là est maîtresse du monde.

» Au total la société de Senneçay est » triste comme un regret. Le duc ne » songe qu'à dépenser de l'argent, pour » réparer ses privations d'autrefois ; il » tient un état magnifique, et, ainsi que » le disait Réné en parcourant le châ- » teau, on se croirait revenu chez son » grand-père ; il n'est point de notre » siècle, c'est bien là un véritable » grand seigneur ; tous les Spoletto du » monde ne lui viennent pas à la che-

» ville. Herminie rêve et combat, Va-
» lentine se tourmente pour son mari et
» beaucoup aussi pour Réné, quoiqu'elle
» se le cache à elle-même : Émile pose,
» rage, ment et roucoule, ce qui séduit
» Herminie en dépit d'elle-même; Ray-
» nald aime et souffre; quant au vi-
» comte, il éclate en imprécations, et il
» prend les dieux à témoins que Malvina
» est une coquette, les hommes savent
» encore bien mieux que l'Olympe à
» quoi s'en tenir là-dessus.

» J'oubliais de vous parler d'un bruit
» qui court. On assure que le comte de
» Bellande, mon cher beau-frère, est
» complétement ruiné. On dit qu'il

» mange la dot de sa femme en parties
» de jeu et de *demoiselles* ; on ajoute que
» c'est le plus grand vaurien de la terre,
» un véritable chevalier d'industrie, ca-
» pable de vendre sa femme à beaux
» déniers comptants. Il paraît que notre
» *bon* oncle Mainbourg savait tout cela
» quand il a marié ma sœur, qu'il con-
» naît de longue main le personnage, et
» par expérience ; il paraît qu'il a donné
» sous main une grosse somme à ce
» garnement pour le décider ; il paraît
» encore qu'il lui envoie de temps en
» temps un petit coupon de rente, quand
» Bellande menace de crier. Que pen-
» sez-vous de cela ? J'en ai, moi, une
» drôle d'idée.

» Savez-vous de qui je tiens ces dé-
» tails ? Tout bonnement du ministre de
» la police, qui les a donnés à M. de
» Spoletto, bien qu'il ne les lui deman-
» dât pas.

La chose semble donc officielle ;
» ma pauvre sœur me paraît être dans
» un véritable guépier. De nous trois,
» je serai la seule exempte de ces
» misères, parce que j'ai été la seule
» bien guidée ; c'est encore à vous que
» je dois cela, ma bonne tante : aussi
» vous n'avez pas semé dans un terrain
» stérile. Je vous rends grâce à chaque
» instant de ma vie, vous êtes réelle-
» ment pour moi Notre-Dame-de-Bon-
» Secours.

» Ma tante Jeanne m'a écrit une lon-
» gue lettre. Quel dommage que l'illustre
» fille ne soit pas née deux cents ans plus
» tôt, on en aurait parlé à la cour de
» Bretagne. Aujourd'hui elle me sem-
» ble réellement presque aussi folle que
» grande. Je voudrais cette figure-là
» dans un roman ; la vie réelle est trop
» étroite pour cette âme. Adieu ! Zoé
» est-elle toujours dans le même état ?
» la croyez-vous atteinte véritablement
» d'une passion pour quelque nuage ?

» A-propos, est-il vrai que sa marraine
» soit très-malade et qu'elle doive lui
» laisser des trésors des Indes ? Je vous
» embrasse, ma tante bien-aimée, et

» vous prie de m'aimer toujours comme
» votre ouvrage.

» Kersaint Spoletto. »

Cette lettre rend un compte fidèle de ce qui se passait à Senneçay, nous n'avons rien à ajouter et nous allons suivre les événements tels qu'ils se préparaient déjà dans la famille dont nous avons entrepris l'histoire.

BONNEUIL.

XVIII.

Valentine resta près d'un mois absente de Paris, selon la recommandation du comte.

Il lui écrivait souvent, ses lettres étaient pleines d'ironie, elles auraient désenchanté la confiance même.

Cependant il se montrait affectueux à sa manière, et la duchesse de Senneçay, à qui la jeune femme les communiquait toutes, tâcha de lui persuader qu'elle n'en pouvait demander davantage à Edmond.

Valentine aussi, il faut bien le dire, devenait moins difficile à l'endroit de son mari.

Sa rencontre avec René ranimait un feu mal éteint, elle se trouvait entre ces deux images, qui toutes deux la tourmentaient indifféremment.

Elle aimait moins M. de Bellande, elle n'aimait pas encore M. de Massac, cet état d'indécision a mille tourments, l'âme est torturée de tous côtés, c'est une sorte *d'écartellement* moral.

Une violente secousse peut seule mettre un terme à cet état pénible; ou le devoir, ou l'amour finissent par triompher, malheureusement c'est plus souvent l'amour que le devoir.

En arrivant à Paris, la comtesse n'y trouva point son mari, qui devait d'abord, avait-il dit, la venir chercher chez sa sœur.

Ces absences perpétuelles et singu-

lières donnaient à parler aux oisifs, Valentine abandonnée ne devait pas manquer de consolateurs, les visites se succédaient chez elle du matin au soir, elle ne les reçut pas d'abord, puis le dépit s'en mêla et elle ouvrit sa porte. Quand M. de Bellande arriva, il la trouva au milieu d'une cour nombreuse.

— Eh bien! ma chère, lui dit-il, le soir, je suis charmé que vous soyez plus raisonnable et que vous vous tourmentiez moins.

Mes affaires en iront mieux et notre ménage également. Si je reste loin de vous c'est qu'il m'est impossible de faire autrement, croyez-le.

— Et cela sera toujous ainsi?

— Oh! non, bientôt je serai plus libre.

— Mais enfin, que faites-vous?

— Vous n'y comprendriez rien si je vous l'expliquais.

— Je le comprendrais à merveille, essayez seulement.

— Je parcours toute la France.

— Je le sais. Pourquoi faire?

— Pour acheter du bien et le revendre, puisque vous tenez à le savoir. Je suis marchand de terre.

— Ah! ah! reprit l'enfant tout éton-

née, est-ce donc convenable pour un homme de votre nom ?

— Bah ! tout le monde fait du commerce !

— Celui-là est-il très-honorable ?

— Autant que les autres, c'est un préjugé vaincu.

— Edmond, Edmond ! j'aimerais mieux que vous ne le fissiez point. D'ailleurs à quoi bon ce trafic ? Nous avons de quoi vivre honorablement, qu'avez-vous besoin, je vous prie, de vous mêler à ces transactions ? En avez-vous parlé à mon oncle ?

— Votre oncle est mon associé.

— Mon oncle !

— Et mon Dieu, oui, votre oncle Mainbourg, votre bon oncle, votre excellent oncle, que vous aimez tant, qui vous aime tant surtout.

— De quel ton vous parlez, mon ami. En voulez-vous à mon oncle ? Vous a-t-il causé quelques désagréments ? avez-vous à vous en plaindre ?

— Si peu, que je vous conduirai chez lui la semaine prochaine et que je vous y laisserai pendant une nouvelle séparation indispensable.

— Encore !

— Hélas ! oui, encore ! et encore d'autres fois, bien malgré moi, chère amie.

Valentine se mit à pleurer. Le comte se promenait par la chambre, il s'arrêta devant elle et la regarda.

Un sentiment indéfinissable passa sur ses traits, il s'approcha, lui prit la main et l'attirant vers lui, il l'embrassa.

Elle appuya sa tête sur son épaule et ses larmes coulaient autour de son bras.

— Ma bien chère Valentine, lui dit-

il, dans un moment d'attendrissement très-rare chez une nature comme la sienne, tu es une bonne, une excellente créature, tu mériterais une autre destinée, tu seras malheureuse, chère enfant, tu payeras la dette de ta famille, qui est coupable, toi innocente. Les autres sont riches, ils ne connaîtront pas le comble de ce malheur réservé à l'abandonné.

Je ne puis envisager ton sort sans frémir, moi que tu pourrais croire ton bourreau, et qui suis victime aussi, victime justement atteinte, c'est vrai, mais je souffre cruellement, va ! Dis-moi que tu me pardonnes.

Ce langage incompréhensible, frappa la jeune femme de terreur. Elle retira sa tête et le regarda.

— Je ne sais ce que tu veux dire, Edmond, ni ce que signifient tes paroles.

— Tu ne le sais point, tu le sauras plus tard. Souviens-toi de cet entretien alors. Il t'expliquera bien des choses.

— Mais tu m'effrayes, tu me place dans un labyrinthe où je ne puis me retrouver, je suis toute tremblante, est-ce que tu ne m'aime pas? est-ce que tu m'as trompée?. Tu me demandes pardon, et de quoi? Je te pardonne tout,

je te pardonnerais ma mort, ne le sais-tu pas?

— Bonne, bonne Valentine ! Ah ! si je t'avais connue il y a dix ans !

— Tu étais plus riche alors ; je le sais. M'aurais-tu aimée? Voilà ce qui m'occupe, j'ai tant besoin de ton amour, si tu savais !

— Je sais, je sais, pauvre enfant, quelque petit secret de conscience timorée, quelque amoureux qui te plait à moitié et que tu repousses. Cela doit être, et grâce à Dieu ! cela est ainsi. Tu es loyale et honnête, si jamais tu succombes ce sera à un entraînement invincible, et tu le payeras cher, car nul

ne te mérite, tu feras un ingrat, et tu en mourras de douleur.

L'accent mélancolique de sa voix contrastait d'une manière frappante avec l'ironie habituelle de ses paroles; il était visiblement et fortement ému.

Il serrait sa femme dans ses bras et l'embrassait comme le père le plus tendre.

— Ah! je voudrais pouvoir te garder ainsi, je te préserverais, on ne t'atteindrait pas. Tandis que... Ah! Valentine, souviens toi que je suis bien malheureux.

— Je ne sais ni ce que tu veux dire,

ni ce que tu penses, Edmond, ce que je sais c'est que si tu le souhaites, nous pouvons retrouver ce bonheur perdu. Quant à moi je m'engage à t'appartenir exclusivement, à te suivre où tu voudras, à tout quitter pour toi, sans regrets. Tu n'as qu'un mot à dire. Quelque sort que tu me destines, je l'accepte, avec toi je serai bien partout. Sois résolu, décide-toi, un effort de courage et nous vivrons tranquilles. Le veux-tu?

— Oh! si je pouvais! mais la misère, la misère!

— La misère avec ma dot! avec dix mille livres de rentes!

— Tout est relatif, c'est la misère pour moi, accoutumé à ne rien ménager, pour toi, élevée dans l'opulence.

— Ne te reste-t-il donc rien de ta fortune ?

— Si, reprit-il, embarrassé, il me reste ce que j'avais à notre mariage, quelque chose de plus encore, je l'ai augmentée, mais qu'est-ce que cela? ce n'est pas la fortune.

— La fortune fait-elle donc le bonheur !

— La fortune, Valentine, c'est la première chose de ce monde aujourd'hui, répondit-il sérieusement.

Celui qui la possède n'est pas toujours sans chagrin, mais celui qui nè la possède pas doit se résigner à toutes les douleurs. Retiens bien ceci, et que cette certitude te console et t'éclaire plus tard quand tu seras l'arbitre de ton avenir.

— Je ne te comprends pas, répétait-elle.

— Et tu ne peux pas me comprendre, répétait-il. Aussi,souviens-toi seulement.

Et il la déposa sur un fauteuil, après l'avoir embrassée de nouveau, puis il sortit de la chambre.

Valentine, restée seule, se livra de nouveau aux pensées que ce singulier entretien faisait naître en elle.

Elle se perdit en conjectures. Que signifiaient ces étranges paroles, ces prophéties, ces plaintes? Quel danger la menaçait?

Elle se promit de rappeler cette conversation, de chercher à l'expliquer, d'apprendre enfin! Mais lorsqu'elle revit Edmond elle le retrouva le même qu'autrefois, toute trace d'émotion avait disparu, ses ironiques discours recommencèrent plus étincelants que jamais.

Il jura que sa femme avait rêvé,

qu'il ne comprenait rien à ses folies, et depuis il lui fut impossible de ramener jamais la conversation sur ce terrain où il l'avait laissée.

Quelques jours après il rappela le voyage de Bonneuil.

— Quand partons-nous? demanda-t-il.

— Quand vous voudrez.

— Après demain te convient-il?

— Tout me convient, Edmond, si cela te plaît.

— Bonne amie!

Et il lui baisa la main, elle crut re-

nouer l'entretien promis, il était déjà loin d'elle avant qu'elle eût pu trouver le moyen de le retenir.

Le voyage de Bonneuil ne les rapprocha pas. Ils le firent en chemin de fer, par conséquent jamais seuls.

Valentine réfléchissait tristement, elle se promettait d'instruire son oncle de ce qui s'était passé et de prendre ses conseils.

Dès qu'ils furent dans la voiture qu'on avait envoyée de Bonneuil au-devant d'eux, monsieur de Bellande dit à sa femme :

— Je compte, Valentine, que tu ne

parleras pas à ton oncle des singulières imaginations dont tu te nourris ; cela nous nuirait beaucoup si tu le faisais, et je veux ta parole d'honneur de garder le silence, ta parole de Kersaint.

Le comte savait qu'elle n'y manquait jamais.

— Mais, mon ami, cependant...

— Mais, Valentine, il faut m'en croire, si tu m'aimes. Il le faut, entends-tu ? je t'en conjure.

— Eh ! bien, mon ami, je me taierai.

Rien de plus stupide qu'une femme dont le cœur est bête.

Elle est sûre de ne jamais rien faire à propos, de brouiller toujours sa vie et de donner le beau jeu à son adversaire.

J'entends par des cœurs bêtes les cœurs dévoués, ceux qui se sacrifient sans cesse et sans espoir de retour. Ceux-là sont certains d'être toujours méconnus, toujours dupes et de servir de jouet à ceux qui les écrasent.

Il y a des moments dans la vie, où lorsqu'on dissèque l'âme humaine, le scalpel de l'expérience à la main, on s'enfuierait dans un désert, pour ne jamais voir un de ses semblables. Les vieillards, même les meilleurs, devien-

nent égoïstes, cela se conçoit. Les leçons profitent lorsqu'on n'a plus besoin de les recevoir.

Monsieur de Mainbourg accueillit sa nièce avec une joie vive et concentrée, il la conduisit à sa femme, qu'elle trouva bienveillante, mais triste.

Elle s'en aperçut sur le champ et lui en demanda la raison.

— Ce que j'ai, ma petite ? absolument rien. Seulement je m'ennuie, te voilà tu m'égaieras.

— N'avez-vous donc point de monde ?

— J'en ai engagé beaucoup, per-

sonne n'est venu. C'est tout simple, je n'ai plus de jeunes visages autour de moi, ajouta-t-elle avec un sentiment d'amertune.

— Allons, se dit Edmond, je sais le chagrin de la tante, elle vieillit. Le fait est qu'elle n'est plus belle du tout.

— Bonne tante, reprit Valentine, avec cette étourderie qui lui fit tant d'ennemis en sa vie, ne vous tourmentez pas, me voilà ils vont revenir.

Madame de Mainbourg fit une grimace épouvantable, le comte avala un sourire, monsieur de Mainbourg ne put s'empêcher de répondre :

— S'ils viennent pour toi, chère enfant, ils ne viendront plus pour elle.

Désireux de changer l'entretien, il entraîna sa nièce vers un nouveau salon qu'il venait de faire arranger.

Quand ils furent seuls, il la prit dans ses bras et la regarda attentivement.

— Es-tu heureuse? lui demanda-t-il.

— Oui, mon oncle, répliqua-t-elle en rougissant.

— As-tu pris ton parti comme je te l'avais conseillé? Laisses-tu ton mari tranquille?

— Oui, mon oncle.

— Tu réponds comme une pensionnaire au catéchisme, c'est que tu me caches quelque chose. Tu as tort, je n'y pourrai remédier si je l'ignore.

— Je vous dis absolument tout, mon oncle.

— Je ne le crois point, ma belle comtesse, et nous reviendrons là-dessus.

— Mon oncle, qu'a donc ma tante ?

— Demande-moi plutôt ce qu'elle n'a pas ?

— Comment ?

— Eh ! bien ce qu'elle n'a pas, c'est

ce que tu auras quand il te plaira, ma jolie nièce, des adorateurs.

— Ah ! mon oncle, n'en trouve-t-on pas toujours ?

— Non pas à cinquante - huit ans qu'a ta tante.

Elle s'est conservée longtemps, mais son pacte avec le diable est expiré apparemment, elle tombe.

— Ma bonne tante ! je l'aimerai davantage.

— Si elle te prend pour confidente, elle t'ennuiera. J'y ai renoncé.

— Mais, mon oncle, vous êtes plus jeune qu'elle, reprit la comtesse, vous n'avez-pas cinquante-huit ans.

— J'en ai soixante, mademoiselle, et je m'en réjouis, car je les porte bien. C'est l'âge de la réflexion et de la jouissance savourée, plus jeune on n'a pas le temps, on écoute tous les bruits à la fois.

Me trouves-tu donc si vieux?

— Mon oncle, je vous trouve le meilleur et le plus aimable oncle qui existe, ne m'en demandez pas plus.

Monsieur Mainbourg fronça le sourcil.

— Revenons près de ta tante, répliqua-t-il. N'en es-tu pas jalouse? Elle va accaparer ton mari.

— Edmond? Il nous quitte demain.

— Est-ce bien vrai? Ne le retiens-tu pas?

— Moi, mon oncle! je n'en ai plus la puissance et je me garde d'y essayer, je perds mon temps.

— Du dépit! prends garde, enfant, c'est un mauvais conseiller.

— Oh! mon oncle, dit la jeune femme, retenant avec peine ses larmes,

quand vous m'avez mariée vous ne le connaissiez donc pas !

Ce mot, qui révélait toute la souffrance de son cœur acheva d'éclairer monsieur Mainbourg.

Il ne parut pas aussi attristé de cette découverte qu'on eût pu l'attendre.

— Tu resteras près de nous, chère enfant, dit-il, et tu auras bien vîte oublié tout cela, s'il est au pouvoir d'une affection véritable de te donner le repos, à quelque prix que ce soit.

Madame Mainbourg et Edmond rentrèrent ; c'était l'heure de s'habiller pour le dîner. La tante emmena la nièce

dans sa chambre, et là Valentine fut témoin d'une des plus pénibles scènes de ce monde, la toilette d'une femme qui veut rester jeune en dépit des années.

Madame Mainbourg étala devant elle tout son arsenal, ses cosmétiques, ses poudres , ses peintures , ses faux cheveux et le reste.

Elle s'établit devant une glace et se mit à se regarder.

— Me trouves - tu changée, Valentine ?

— Pas du tout, ma tante.

— Ais-je maigri ou engraissé ?

— Vous êtes la même.

— Flatteuse ! Ma peau n'est-elle point brunie? Il me semble que mes lèvres sont moins rouges.

— Non, ma tante.

— Comment trouves-tu ma sœur Michaud, qui m'écrivait l'autre jour que j'étais ridicule de porter des rubans roses, à mon âge. Cela lui va bien, elle qui a dix ans de plus que moi.

— Chacun est libre de faire ce qui lui convient.

— En vérité ce monstre se figure que je lui ressemble, comme s'il exis-

tait un autre museau de ce genre à Paris.

Je me la rappelle quand nous étions plus jeunes, elle nous prêchait la sagesse et se donnait pour exemple. Elle avait résisté, disait-elle, aux hommages les plus entraînants, elle avait bien le droit de parler de sa vertu.

Nous avons découvert que cet homme séduisant, ce Lovelace, était le premier commis de monsieur Michaud, une espèce de singe, parfaitement assorti avec elle, dont je ne voudrais pas pour mon laquais.

Mon Dieu ! qu'elle m'a toujours déplu, cette chère sœur !

Pendant que sa tante parlait, Valentine s'était levée, assez embarrassée de sa contenance, ne voulant donner raison à personne.

Elle regardait machinalement dans une armoire ouverte. Un magnifique coffret assez long, médiocrement large et très-plat, frappa ses regards, elle ne le connaissait pas.

Il était d'ivoire vert, incrusté de platine et d'or. Aux quatre coins et au milieu se détachait un bouquet de pierres précieuses, ayant un gros diamant au cœur, se détachant en relief. Le millésime 1812 était incrusté en haut en petites pointes de brillans.

— Oh ! ma tante, s'écria Valentine, que cela est beau ! je ne l'avais jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle sans se retourner, occupée à étendre son blanc et à le fondre autour du nez.

— Un coffre , une boîte , qui vient de votre mariage sans doute, 1812.

Madame de Mainbourg se leva vivement , laissant interrompue son opération importante et poussant Valentine par le bras , tout en colère, ferma l'armoire et en prit la clef.

— Qu'allez-vous faire là, *Mademoiselle*? et qu'avez-vous besoin de vous mêler de ce qui ne vous regarde point.

Ce coffret est un dépôt, dont je dois compte, c'est un secret, ne m'en parlez jamais.

Madame de Bellande revint toute confuse à sa place et n'en demanda pas davantage.

Après quelques minutes, sa tante, incapable d'une longue rancune et impatientée d'ailleurs de parler d'elle-même recommença la conversation.

— Mets tu du noir à tes yeux, Valentine ?

— Quelquefois, ma tante, Edmond aime cela.

Elle *se trompait*, la chère petite, ce n'était pas Edmond, c'était Réné qui devant elle, un jour, s'extasiait sur cette mode orientale.

— J'ai essayé d'en mettre aussi, cela ne me va pas, mes yeux sont trop noirs, cela les rend durs.

— Je crois que cela sied mieux aux blondes.

— J'ai fait faire une robe de mousseline blanche brodée, de la mousseline

de l'Inde. Cela me coûte cher, mais c'est beau. Et puis cela me va si bien. Je vais la mettre.

— Pour nous quatre !

— Et pour qui la mettrais-je puisqu'il ne vient personne, te dis-je. Monsieur de Mainbourg est presque toujours absent, je suis seule.

Il y a bien des voisins, des gens de province, qui me feraient des compliments pour manger mon dîner, mais ils m'ennuient.

— Et vos amies de Paris, ma tante ?

— Mes amies, je n'en ai jamais eue,

les femmes ont toujours été jalouses de moi, d'ailleurs je ne les aime pas.

Quant aux hommes ajouta-t-elle en minaudant, tu sais bien ma chère, que lorsqu'on ne leur accorde rien, ils ne viennent point.

La comtesse ne put retenir un sourire, sa tante ne le vit pas.

— Ton mari va partir? continua-t-elle, toujours en travaillant son pastel.

— Demain, ma tante.

— J'en suis fâchée, il est très-bien, ton mari.

— Je suis de votre avis, et bien d'autres que nous encore, répliqua Valentine en soupirant.

— Est-ce qu'il te tromperait ?

— Je ne le crois pas, ma tante.

— Ah ! tant mieux, car tu serais assez enfant pour t'en tourmenter.

Est-ce que les hommes valent un regret ! Les maris surtout, on est sûr de les voir revenir.

Valentine ne pouvait accepter cette morale et sa conscience de jeune femme repoussait ces insinuations.

— Ma tante, j'aime mon mari, reprit-elle très-simplement.

— Ma chère amie, ce que je puis te repondre, c'est que je n'ai jamais pu supporter le mien, et que je n'en ai pas moins vécu assez tranquille et fort choyée.

— Comment ce bonnet me va-t-il? J'ai inventé cette guirlande de capucines et l'on en est émerveillé. Constantin me l'a fait payer quatre-vingts francs, aussi elles sont à croquer; ma sœur Michaud prétend que j'ai l'air d'une salade.

La cloche du dîner interrompit ces

propos ; madame de Mainbourg dut se hâter, elle n'était point prête.

Enfin, après deux heures de travail, elle sortit de sa chambre retapée, ainsi que le disait son mari, et dans une toilette merveilleuse.

La jeune femme ne changea point de robe, ses effets n'étaient point déballés encore.

Lorsque les deux dames entrèrent au salon, leurs maris y étaient déjà, et paraissaient engagés dans une conversation intéressante. L'oncle était d'un rouge apoplectique, et le neveu d'une pâleur effrayante.

Ils se turent subitement, seulement Valentine avait pu entendre ces mots de monsieur de Mainbourg.

— C'est assez ! vous partirez demain.

Elle pensa tout de suite au commerce de terre.

— C'était donc bien vrai ! se dit-elle.

Le dîner fut silencieux, malgré les efforts de madame de Mainbourg pour le ranimer.

Les deux comtes se taisaient, visiblement préoccupés, ils échangeaient

quelques monosyllables seulement ; Valentine était triste, la maîtresse du logis seule jouissait de sa toilette, et d'avoir *un public*, ne fut-il que de deux personnes.

En sortant de table, Edmond dit à son oncle, à demi-voix.

— Encore quelques mots, monsieur, je vous en prie.

Ils sortirent ensemble.

— A qui en ont-ils donc? demanda la vieille coquette; ils ont l'air de deux chiens de fayence. Qu'allons-nous faire ce soir? Veux-tu sortir en voiture!

— Quand ils seront revenus.

— C'est juste, on nous traiterait de délaissées, et c'est une qualité qu'on n'accepte point, elle porte malheur.

Une heure s'écoula, ils revinrent. Edmond, plus préoccupé encore, monsieur de Mainbourg l'air plus sérieux et presque triste.

— Ma chère amie, dit M. de Bellande, nous nous retirerons de bonne heure. Je pars cette nuit.

— Cette nuit !

— Oui, ma pauvre Valentine, encore. Ah! si tu savais combien cela me coûte !

— Si cela te coûtait tant, Edmond,

tu ne le ferais point, n'est-tu pas ton maître?

— Mon maître! oh non! si j'étais mon maître, Valentine... Je ne partirais pas, sois tranquille.

— Vous jouez le mélodrame admirablement, mon cher comte, vous nous donnez là une scène de boulevard tout-à-fait touchante.

Edmond tenait à la main une baguette, il la cassa d'impatience; puis il prit sa femme dans ses bras et l'embrassa avec une sorte de fureur, après quoi il s'élança hors de l'appartement en lui jetant :

— Adieu !

Tout cela se passa si vite qu'ils se regardèrent ébahis.

— Qu'a-t-il donc ? demanda madame de Mainbourg impatientée.

— Ce qu'il a ! je crois, ma chère Valentine, que ton mari devient fou. Pauvre petite !

Valentine était, on le sait, d'un caractère doux et facile, mais elle avait l'imagination vive, et souvent sa tête s'exaltait jusqu'au délire.

Depuis quelques jours, les réticences, les derniers mots de son mari la préoccupaient.

Elle cherchait à se les expliquer, à les comprendre sans y parvenir. Elle avait les nerfs excités par ces pensées incessantes, et aussi un peu sans doute par ses souvenirs.

La courte soirée qui venait d'avoir lieu la mit dans un état d'exaspération indicible. Elle se leva comme une folle, courut après monsieur de Bellande, qu'elle n'aperçut pas, et revint en sanglottant près de son oncle, qu'elle supplia presque à genoux de lui dire ce qui se passait.

— Je vous assure, mon oncle, que je perds la raison, et que, si cela con-

tinue, il n'y a plus d'existence possible pour moi.

Vous êtes mon tuteur, mon père, c'est vous qui m'avez mariée, rendez-moi mon mari. Permettez-moi de le suivre, ordonnez-lui de m'emmener, de ne me quitter jamais, autrement, voyez-vous, mon oncle, je ne sais ce que je ferai.

Cette vie m'est odieuse, il me faut une affection ; je suis entourée d'hommages, et je ferai quelque sottise. Sauvez-moi, mon oncle, sauvez-moi !

Monsieur de Mainbourg cherchait à la calmer par tous les moyens possibles,

et lui répétait mille fois qu'elle se trompait, qu'il n'y avait rien à craindre, que son mari ne serait absent que quelques jours, elle ne l'écoutait point, et sanglottait de plus belle.

Madame de Mainbourg était une bonne femme, malgré ses ridicules, elle sentit son cœur se serrer, et craignant que les larmes ne la gagnassent, ce qui eût singulièrement dérangé l'économie de son visage.

— Mon Dieu ! dit-elle, Valentine, je t'en supplie, ne te tourmente pas ainsi, tu me fais un chagrin affreux.

C'était bien la peine de venir ici

pour me faire pleurer, moi qui t'attendais, au contraire, pour me faire rire!

Mais ni Valentine, ni monsieur de Mainbourg ne l'écoutaient, ce que voyant, elle se leva et rentra chez elle.

Aussitôt qu'ils furent seuls, la jeune femme se sentit plus à l'aise, elle se rapprocha de son oncle et lui prit les mains; celui-ci était fort pâle, aussi pâle qu'il était rouge l'instant d'auparavant.

— Vous ne savez pas ce que je souffre, lui dit-elle, vous ne savez pas de quelle conséquence il est pour mon avenir d'éclairer ma route.

— Écoutez-moi, mon oncle, je vous en supplie, écoutez-moi. Je suis bien jeune et déjà je sens le malheur me poursuivre.

Mon mari a raison, je lui suis vouée, il m'a marquée dès ma naissance, pauvre orpheline !

— Ingrate ! interrompit monsieur de Mainbourg fort ému.

— Non, je ne suis pas ingrate, je sais ce que je vous dois, depuis quelques années surtout, vous avez été pour moi un père, vous m'avez comblée de bienfaits, vous vous êtes occu-

pé de moi avec une sollicitude constante, vous m'avez mariée...

Ses pleurs lui coupèrent la parole. Monsieur Mainbourg la prit par la main et l'attira vers lui.

— Calme-toi, chère enfant, calme-toi, je t'en supplie, tu me fais un mal affreux.

— Non, je ne me calme point, cela ne se peut, il faut que je sorte de cet état horrible, il le faut, je ne puis le supporter davantage. Si vous m'aimez, mon oncle, si vous m'aimez, prenez pitié de moi !

— Si je t'aime ! s'écria monsieur de

Mainbourg, avec un accent passionné, qui aurait pu paraître étrange à un spectateur désintéressé.

— Eh bien ! si vous m'aimez, si vous avez pour moi l'intérêt d'un père, tendez-moi votre main et protégez-moi.

Rappelez Edmond, qu'il revienne, que ma destinée reste entre ses mains, qu'il ne m'abandonne pas ainsi, ou je me perdrai.

Monsieur de Mainbourg retint un éclair qui s'échappait de ses yeux et voulut sembler impassible.

— Que puis-je faire ? chère nièce ,

répliqua-t-il, qu'exiges-tu de moi? Si ton mari ne t'aime plus, puis-je rappeler cet amour?

Puis-je faire que cet homme aveugle retrouve la lumière? Je l'ai cru digne de toi, en te le donnant, il n'est point ce que j'avais pensé. Il ne te mérite pas, pauvre enfant, puisqu'il te néglige.

Je ne puis qu'une chose, c'est t'ouvrir mes bras, c'est t'offrir ma maison, c'est te donner toutes les consolations, toutes les joies possibles, en réparation de ma faute involontaire.

Je ne puis que cela, chère Valentine,

accepte moi pour ton refuge, pour ton premier, pour ton meilleur ami, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Mais, vous ne voulez donc pas me comprendre, vous ne voulez donc pas deviner ce que la honte m'empêche de vous avouer.

Il est un homme au monde qui me plaît, puisque vous me forcez à le dire. Cet homme...

— Son nom ! son nom ! s'écria M. de Mainbourg, en se levant comme un jeune homme, il me faut son nom !

— Son nom n'importe pas en ce moment et d'ailleurs je ne le dirai point.

Il ne m'aime pas, il ne se doute pas de ma préférence, jusqu'ici tout est sauf, excepté mon repos. Mais l'avenir!...

— L'avenir! je te garderai et j'empêcherai bien qu'il ne vienne te ravir à moi, poursuivit M. de Mainbourg de la même manière.

— A vous, mon oncle, mon bon oncle, il ne me ravira pas.

Votre tendresse et la mienne sont à l'abri de ses entreprises. Mais moi! moi! m'empêcherez-vous de l'aimer? m'empêcherez-vous de souffrir?

— Oui, oui, je l'empêcherai.

— Cher bon oncle, votre affection vous aveugle et vous rend possible ce qui ne l'est pas. Mon mari seul, entendez-vous, peut rappeler le bonheur et la tranquillité de ma conscience. Lui seul en me rendant mon intérieur doux et affectueux peut me ramener à ce point d'où je suis partie et où je serais encore sans ses absences et sa froideur.

Je vous aime beaucoup certainement, mais je vous aime comme un père et un père cela console, c'est vrai, pourtant...

— Ah! murmura le comte, que la jeunesse est impitoyable!

Valentine ne l'entendit pas sans doute et le comprit encore moins.

Tout occupée de son sujet, elle ne voulait de lui qu'une seule chose, une seule ! et cette chose était justement la seule qu'il lui refusa. Il lui sembla voir passer M. de Bellande dans la cour, elle courut à la fenêtre, elle s'était trompée, son impatience en redoubla.

— Venez, mon oncle, dit-elle. Si vous ne le cherchez pas, je le chercherai moi-même.

Et ouvrant la porte, elle disparut.

BONNEUIL.

(SUITE.)

XIX.

M. de Mainbourg ne suivit point sa nièce.

Il était si vivement ému qu'il n'en eut ni la pensée, ni le courage. Une révolution complète s'accomplissait en lui, ce n'était plus l'homme blasé, le gai libertin des dernières années, encore moins l'homme positif du commencement de sa vie.

Quelqu'en fut le motif, ce changement était tellement réel que madame de Mainbourg même en était frappée.

En ce moment il resta anéanti sur sa chaise, incapable de prendre une décision, ni de faire un pas.

Cependant Valentine parcourait tout le château, demandant son mari à cha-

que domestique, le cherchant dans toutes les chambres, sans s'inquiéter de ce qu'on en penserait.

Elle l'appelait d'une voix déchirante, il ne repondait point.

Enfin sa femme de chambre, qui la suivait éperdue, finit par lui faire comprendre que M. le comte était parti à cheval et ne reviendrait que le soir fort tard.

— Il ne reviendra pas, Joséphine, répondit la jeune femme, à bout de ses forces, et que Dieu ait pitié de moi alors!

Elle se laissa reconduire à son ap-

partement, Joséphine la déshabilla, l'obligea à se coucher, et voulut obtenir d'elle qu'elle essaya de dormir.

Madame de Bellande était dans la prostration de forces qui suit toujours une crise violente, elle souffrait plutôt en ce moment d'intuition que de souffrance réelle. Sa pensée fatiguée s'arrêtait sur une impossibilité et sentait briser son énergie.

M. de Mainbourg était monté près d'elle, il s'asseyait à ses côtés et tenait sa main, qu'elle laissait dans les siennes sans rompe le silence.

— Mon oncle, dit-elle enfin, et s'il ne revient pas?

— Il reviendra, mon enfant.

— Mais s'il ne revient pas, vous dis-je, savez-vous où il est allé ?

— Je le sais.

— Et où est-il ?

— Dans le nord de la France, près de Cambrai.

— Pourquoi faire ?

— Pour une affaire que tu ignores. Il doit acheter un château.

— Ah ! oui, pour le revendre, pour son métier !

Elle prononça ces mots avec un mépris !

— Non, pour le garder, pour toi, je te le donne.

— A moi !

— A toi, à toi seule, sans que personne y ait le moindre droit que toi. J'ai fait une grande affaire, j'en ai fait profiter mes *trois* filles.

— Ah ! oui, cher père, oui vous êtes mon père.

— J'en ai du moins le cœur, ma Valentine.

— Ainsi Malvina, Herminie...

— Ont eu des diamants, toi, chère enfant, menacée de perdre ton existence, j'ai dû songer au solide.

Cette terre toute de rapport, sans grands frais d'entretien est à vendre fort bon marché, elle va être achetée en ton nom, au moins en tout état de chose tu auras un asile et du pain, si tu n'es pas assez raisonnable pour rester avec nous.

— J'y resterai, j'y resterai toujours, cher oncle, vous me croyez donc sérieusement abandonnée et pour toujours, s'écria-t-elle en fondant en larmes de nouveau.

— Je ne sais pas, je ne crois pas, pauvre petite, mais ton mari est joueur et avec un joueur rien de certain. J'ai

donc pris mes précautions d'avance, voilà tout.

Madame de Mainbourg, prévenue de l'indisposition de sa nièce, arriva pour la voir. Elle traita légèrement cette souffrance, comme elle traitait toutes choses, et s'étendit seulement sur l'inquiétude qu'elle lui avait causée.

Elle portait un magnifique déshabillé de nuit, couvert de rubans et de dentelles.

— Dieu ! ma tante, que vous êtes belle ! dit la jeune femme avec l'enfantillage de son âge et de son caractère.

— En veux-tu comme cela, chère

petite? lui dit son oncle, tout bas, tiens, achète toute une boutique de lingère, s'il n'y a pas assez je paierai le reste.

Et il lui mit dans la main cinq ou six billets de banque de mille francs. Elle les prit et allait les montrer à sa tante, il posa un doigt sur sa bouche.

— Elle en serait jalouse, ajouta-t-il, tu sais qu'elle veux tout pour elle.

Madame de Mainbourg fit encore trois ou quatre tours dans la chambre, puis elle sortit, avant de fermer la porte, elle se retourna.

— Monsieur, dit-elle, à son mari, savez-vous que si j'étais M. de Bellande

je ne vous laissais pas ainsi la nuit tête-à-tête avec Valentine, vous ne passez pas pour un Scipion et la petite est fort jolie.

Puis elle s'enfuit en riant.

— Qu'a donc ma tante? demanda Valentine, à qui une idée de ce genre ne fut jamais venue.

— Que sais-je! ses folies, ne l'écoute pas. La pauvre femme aura bien de la peine à prendre son parti.

Le comte resta près de sa nièce jusqu'à minuit, son mari ne reparaissait pas.

L'inquiétude de la jeune femme

augmentait à chaque instant. Enfin elle reconnut son pas dans le corridor.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà Edmond !

Dès qu'elle le vit, sans penser à son oncle, qui, pour elle était comme une femme, elle se leva en chemise sauta à bas de son lit, et, allant au devant de son mari, elle se jeta dans ses bras.

— Ah ! j'ai cru ne pas te revoir Edmond, s'écria-t-elle.

Les billets de banque étaient tombés dans ce mouvement, M. de Bellande les aperçut. Son œil se fixa aussitôt fier et terrible sur M. de Mainbourg.

— Ceci est à vous, monsieur? dit-il séchement.

— Non, c'est à moi, c'est à moi pour m'acheter des dentelles, mon bon oncle me l'a donné.

Mais si tu les veux, Edmond, prends-le. Je n'ai pas besoin de dentelles, à présent, je n'irai plus dans le monde que tu ne reste tout-à-fait près de moi, pour m'y conduire.

Sans répondre, M. de Bellande tira un portefeuille en le montrant à sa femme.

— Je suis plus riche que toi, Valentine, ceci contient pour trois cent mille

francs de valeur, je suis revenu exprès pour les rapporter à monsieur, je n'en veux pas.

— Vous n'en voulez pas!

— Non, je ne veux, je ne puis pas prendre cette somme pour cette malheureuse enfant.

Gardez-la, faites faire l'acquisition par un autre. Je ne m'oppose à rien, mais... mais... je ne prends pas cet argent.

— Vous refusez d'acheter cette terre?

— Monsieur, je vais à Paris, si vous

me laissez ces papiers la tentation sera trop forte, je jouerai.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Valentine, en lui jetant les bras au cou, il est donc vrai que tu joues.

— Oui, il est vrai que je joue, il est vrai que je suis un...

— Monsieur, interrompit vivement le comte, si vous êtes désireux de faire votre confession je vous y aiderai volontiers, nous ne serons pas trop de deux pour une pareille tâche.

Edmond baissa la tête, comme si un coup violent l'eût frappé. Il n'ajouta pas un mot. Sa femme le regardait étonnée et triste.

— Oh ! mon oncle, dit-elle, je ne sais quel mystère cachent vos paroles à tous les deux, mais je ne puis m'empêcher de trembler pour vous et pour moi.

Vous êtes bien cruels ou bien coupables, l'un et l'autre. Que Dieu vous le pardonne ! quant à moi je ne saurais vous en vouloir, quoique vous me déchiriez le cœur.

Edmond prit sa femme dans ses bras et la posa sur son lit. Puis il la tint embrassée ainsi quelques instants.

Quelques larmes tombèrent de ses paupières sur les joues de Valentine et les brûlèrent.

— Combien il faut souffrir pour pleurer ainsi, mon pauvre Edmond, dit-elle.

Que je te plains ! si Dieu voulait m'envoyer une inspiration pour mettre un terme à tout ceci ! Tenez, il n'y a qu'une chose, mon oncle, vous qui m'aimez vous devez être affecté péniblement. Vous m'avez donné M. de Bellande pour mari vous l'avez choisi, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura l'oncle, les yeux baissés.

— Oui, il m'a choisi, répéta le jeune homme, d'un accent profond.

— Maintenant nous sommes unis,

vous avez cru bien faire et peut-être avez-vous mieux fait que vous ne le supposez.

Notre position est cruelle, elle est horrible, la mienne surtout, un seul moyen nous reste, c'est la franchise.

Une position nette est déjà à moitié reconstruite. Si vous avez découvert dans la vie d'Edmond quelque faute, soit dans son passé, soit dans son présent, dites-le-moi sur-le-champ.

J'aime Edmond, je veux l'aimer toujours, je lui pardonne tout si le secret que l'on me cache est seulement

un malheur, j'ai bien plus le droit encore de le connaître, puisque je dois tout partager avec lui.

Parlez donc l'un et l'autre, je vous en conjure au nom de mon repos, au nom de ma vie, je suis préparée à tout.

— Valentine, tu es un ange, je devrais t'adorer à genoux, ta confiance ne sera pas trompée...

— Sans doute, s'écria M. de Mainbourg, sa confiance ne sera pas trompée. Quand l'a-t-elle été par vous, ou par moi?

Cette enfant se crée des chimères,

que vous alimentez par vos demi-mots et vos réticences. N'est-il pas bien plus simple de lui dire la vérité?

Elle se croit malheureuse et elle ne l'est pas, ou du moins elle ne l'est pas ainsi qu'elle s'imagine l'être.

Oui, ma chère enfant, ton mari que voilà est un étourdi, un joueur, il a perdu sa fortune et aventuré la tienne.

Il a fait des dettes, ses créanciers le poursuivent, et il se sauve, voilà pourquoi il ne reste pas près de toi, comme il le voudrait, *je suppose.*

Quant à une faute grave, à un

crime, ainsi que tu me semblais le croire tout-à-l'heure, il n'y a rien de ce genre, sois parfaitement tranquille.

Dans tous les cas ta question est au moins indiscrète, car, vois-tu, mon enfant, si ton mari était coupable, si tu le savais, moi, qui suis obligé de veiller sur ton bonheur, moi, ton père adoptif, je ne te laisserais pas en face d'un désespoir semblable.

Je demanderais justice à la société, je te ferais sortir pure et honorée du gouffre d'ignominie où un pareil aveu devrait te plonger.

Je ne crois pas à la participation

de la honte, tu es une chaste et sainte femme et tu resterais telle , lors même que tu aurais épousé Satan en personne.

Avec notre fortune et l'importance que nous avons dans le monde, on se relève de tout, même d'une mésalliance d'honneur.

Voilà mes principes ; je les ai mis à l'épreuve bien des fois dans le cours de mon existence. Avec de l'argent il n'y a pas d'imposibilités.

— Est-ce vrai tout cela, Edmond ? demanda la jeune femme. Est-ce là ce que tu voulais me dire? absolument tout?

— Oui, mon amie.

— Regarde-moi donc alors, et ne baisse pas ainsi les yeux.

Je ne suis pas un juge sévère. Si tu m'aimes nous pouvons être heureux encore.

Tu ne joueras plus, en songeant à moi, à mon avenir. Au lieu d'acheter la terre, on paiera tes dettes et tu seras tranquille, tu ne me quitteras plus.

De la sorte tout ira bien. Je veux que cela soit ainsi et mon bon oncle ne me refusera pas mon bonheur.

Heureux âge, où l'on croit si vite, où l'on ignore le fond des passions, où on

les croit vaincues par la volonté seule ! Combien la science qu'on acquiert avec des années est loin de vous faire oublier ! qu'il faut de philosophie pour vivre encore après vous avoir perdus, lorsque la lumière est faite et que l'on sait !

Il entrait dans le plan de M. de Mainbourg de ne pas désabuser Valentine.

Il la laissa quelques instants se livrer à sa joie, puis il fallut chercher un autre détour pour annoncer le départ indispensable de son mari, sans qu'elle en fût trop affligée.

— Te voilà tranquille, n'est-ce pas?

et maintenant tu laisseras Edmond libre de se rendre à Cambrai, où il doit être après-demain. Puisqu'il *craint*, je ne lui remettrai pas le prix de la terre, je l'enverrai... et...

— Mon oncle, vous n'achetez plus cette terre, vous payez ses dettes.

— Je l'achète nonobstant, si ce n'est pour toi, c'est pour moi.

L'affaire est trop bonne pour la manquer. Mais le temps presse, il faut se hâter, autrement elle nous échappera.

Partez donc, Edmond, partez sur l'heure, vous avez mes pouvoirs, trai-

tez, comme nous en sommes convenus, et reposez-vous sur moi du reste.

— Quoi ! mon oncle, partir à présent, cette nuit ! Il est fatigué.

— Il y a une bonne voiture de voyage sur le chemin de fer, il y dormira comme dans son lit.

— Ne serait-ce pas assez tôt demain?

— Sur-le-champ, mon cher neveu, vous le savez, il est tard déjà.

Et il tira vivement le cordon de la sonnette, Joséphine arriva.

— A-t-on suivi mes ordres, les chevaux de poste sont-ils arrivés ?

— Depuis plus de deux heures, monsieur.

— Q'on les attèle sur-le-champ à la grande berline, et qu'on nous prévienne dès qu'ils seront prêts.

— Madame ne part pas?

— Si madame partait, mademoiselle, elle vous eût déjà donné ses ordres, obéissez et ne vous mêlez point de ce qui ne vous regarde pas.

Pendant ce temps le jeune ménage se parlait tout bas, Valentine tenait ses lèvres collées à l'oreille de son mari et lui glissait toutes les recommandations, toutes les consolations possibles.

Elle lui promettait de ne plus songer à ses torts, mais elle le suppliait de n'en pas avoir de nouveaux, de tout faire pour ne plus se séparer d'elle.

— Va, sois tranquille, une fois tes dettes payées, nous nous retirons à Bellande et là nous serons bien loin des tentations.

Prends ces billets et apaise les plus pressés, ne dis rien à mon oncle. Va ! va ! et écris-moi vite.

— Chère, chère enfant, je n'accepte pas ce sacrifice, reprends tes billets...

— Un sacrifice ! mes billets ! Ah !

Edmond, ce n'est pas bien. Si tu m'aimais tu ne dirais pas cela

M. de Mainbourg les interrompit, en pressant M. le comte de faire ses préparatifs.

Il ne leur laissa plus le loisir de causer de nouveau, et moins d'un quart d'heure après il avait arraché Edmond des bras de Valentine, et l'avait conduit jusqu'à sa voiture. En lui disant adieu, son dernier mot fut celui-ci :

— Comme vous ferez, je ferai, souvenez-vous-en !

MADEMOISELLE DE KERSAINT.

XX.

L'explication qu'elle avait reçue tranquillisa tout-à-fait Valentine.

Elle descendit le lendemain matin, presque heureuse de savoir enfin la vérité.

Confiante en la promesse de son mari, en celle de son oncle, elle ne redouta plus l'avenir.

Elle se résolut à passer tranquillement le reste de l'été à Bonneuil, à rendre en affection et en soins à ses excellents parents, ce qu'elle avait reçu d'eux. M. et madame de Mainbourg, en apprenant cette nouvelle, se montrèrent également satisfaits.

Madame de Mainbourg envoya aussitôt des invitations à ses voisins, à ses

amis de Paris, elle voulait divertir sa nièce, disait-elle.

Le comte fit venir de Paris une caisse des plus magnifiques chiffons, elle arriva à Bonneuil anonyme, mais Valentine ne s'y trompa pas. Sa vie s'écoula ainsi quelques semaines assez doucement.

Les lettres d'Edmond assez fréquentes, n'étaient ni longues ni tendres. Il s'annonçait toujours et ne revenait point.

La longue attente usa le désir, Valentine finit par en prendre son parti, ou du moins par trouver de la patience.

Une fois parvenu à ce point, son oncle crut avoir ville gagnée, et espéra qu'elle ne souffrirait plus.

Mademoiselle de Kersaint écrivait quelquefois.

Elle demandait avec une insistance assez singulière à revoir sa nièce, enfin elle y mit une persistance si tenace que Valentine ne voulut plus la refuser.

Peut-être aussi le séjour de Bonneuil au mois de décembre lui parut-il triste et ennuyeux. Son oncle et sa tante la comblaient de présents, il était venu de nombreux visiteurs, qui maintenant retournaient vers la ville, elle

entendait parler des fêtes, des spectacles, des toilettes, elle en désira sa part. Et puis... et puis... qui sait?

M. de Mainbourg l'accompagna.

La comtesse resta pour emballer ses robes. En rentrant chez elle, la jeune femme éprouva un serrement de cœur.

— Mon oncle, cette maison va me sembler bien grande.

— Veux-tu un appartement à l'hôtel? Je puis t'en faire préparer un sur le champ.

— Oh! non, j'ai besoin un peu de

mon intérieur, de mes petits meubles, de mes habitudes.

En parlant ainsi, elle cherchait ses clés et regardait autour d'elle.

Plusieurs de ses chinoiseries, de ses curiosités précieuses n'étaient pas à leur place.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Est-il venu des voleurs ici ?

Un très-beau tableau de Van Dyck, présent du duc de Spoletto manquait entre les deux fenêtres, elle se hâta de parcourir toutes les pièces et les trouva ainsi dépouillées.

Son oncle la suivait sans mot dire.

— On m'a tout pris! tout pris! répétait-elle agitée, et qui cela, mon Dieu?

Une lettre à son adresse, posée sur la cheminée du boudoir, et de l'écriture d'Edmond éclaircit le mystère.

— « Je n'ai pas pris le portefeuille, » j'ai bien fait, je le savais, ma pauvre » Valentine, mais pour sauver mon » honneur je n'ai d'autre ressource que » de te dépouiller. Cela est infâme, » n'est-ce pas? Aussi ne te reverrai-je » que quand je pourrai te rendre tout » ce que je t'ai pris. Sois plus heureuse » que moi, toi qui le mérites si bien! »

Madame de Bellande tomba anéantie sur un siége, sans rien dire, la lettre lui échappa des mains, M. de Mainbourg s'en empara.

Il la lut et la mit dans sa poche.

— Ah ! mon oncle, dit enfin la pauvre femme, il ne se corrigera donc pas !

— Je le crains, ma Valentine.

— Et il ne m'aimera plus, je le vois trop. Mon oncle ! mon oncle ! Pourquoi m'avez-vous mariée !

Pour toute réponse le comte leva les yeux au ciel et lui serra la main fortement.

— Je ne te laisserai point seule dans cet appartement dévasté, je t'emmènerai ce soir, nous reviendrons plus tard, mais pour aujourd'hui c'est impossible.

— Mon oncle ! mon oncle ! il n'y a plus de bonheur pour moi !

— Il y a tout celui que tu voudras te faire, ma chère enfant.

Allons, viens dîner avec moi au Rocher, et de là nous irons rire un peu au théâtre, tu sais que c'est mon remède.

M. de Mainbourg amusa ainsi sa nièce pendant plusieurs jours, mettant

tout en œuvre pour qu'elle oublie ses chagrins.

Il y réussit presque. Le dimanche suivant il la conduisit à la messe, ensuite il lui proposa de monter chez elle.

— J'y vais être bien tristement, mon oncle. Cet appartement me fait mal, j'en changerai. Il ne me plaît plus.

— Comme tu voudras, petite, mais allons-y.

— Allons-y !

Ils montèrent l'escalier, s'arrêtant à chaque marche, Valentine y trouvait un souvenir, son oncle souriait.

Un valet de chambre leur ouvrit la porte, et un cri de surprise échappa à la jeune femme.

L'appartement était entièrement remeublé, sauf les petits meubles favoris de la jeune femme, qui tous avaient été respectés avec une délicatesse infinie. Des tableaux de prix, une collection de porcelaine admirablement choisie, tout ce que Valentine aimait, un piano de Pleyel, un magnifique service de Sèvres, en relief, des bagatelles d'une grande valeur se trouvaient sous tous les pas.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, Edmond est revenu, c'est lui qui m'a ren-

du tout cela, comme il me l'avait promis.

Il a racheté presque tout ce que j'aimais. Voilà mon Chinois pédicure, voilà mes chèvres, mes amours.

Je reconnais tout. Mon bon oncle, dites la vérité, vous êtes son complice, il est là, dans quelque coin, appelez-le, quel autre connaîtrait ainsi mes goûts, mes préférences.

— Et moi. Valentine! murmura M. de Mainbourg.

— Quoi! vous, mon oncle! c'est vous!

— Et qui donc, ingrate enfant?

L'homme qui t'a dépouillée si violemment est-il capable d'un soin délicat? Ne devait-il pas mourir de faim, se laisser emprisonner plutôt que de te dérober ainsi tes innocentes fantaisies? Crois-tu donc que je lui ressemble, moi!

Valentine était si loin de toute idée coupable, qu'elle n'eût pas un instant d'hésitation, elle jeta ses deux bras au cou de son oncle, l'embrassa comme une petite fille, puis elle se mit à parcourir de nouveau son royaume.

Tout était riche, élégant, délicieux.

Elle ouvrit les tiroirs et les trouva pleins de linge, de robes, de lingeries.

Dans le secrétaire les six billets de banque donnés à Edmond avaient repris leurs places.

Une boîte de bois de rose, contenait deux superbes cachemires. Le chiffonnier était garni de bijoux, à chaque nouvelle découverte, elle sautait de joie.

— Mais, mon oncle, c'est un trousseau complet. Me mariez-vous donc encore ?

— Plut à Dieu, mon enfant !

La jeune femme se tut.

M. de Mainbourg la conduisit enfin dans la salle à manger, où un charmant service et un dîner fin étaient préparés.

— Me veux-tu pour convive, Valentine?

— Je vous ferai les honneurs de mon logis, monsieur mon oncle, et vous y reviendrez souvent, n'est-il pas vrai?

Ils passèrent la soirée à regarder de nouveau toutes les richesses; on parla très-peu d'Edmond, il faut l'avouer, et si Valentine y pensa quelquefois, un

soupir la trahit seulement, elle n'osa plus se plaindre.

Madame de Bellande, après quelques jours donnés à sa joie de propriétaire, se décida à faire des visites.

Elle trouva son coupé attelé et ses gens à leur poste, comme aux premiers temps de son mariage.

— Décidément, mon oncle est trop bon, se dit-elle. J'ai peur que ma tante ou mes cousines en soient jalouses, surtout Malvina qui ne m'aime plus. Mais d'où lui vient cette tendresse, lui qui me regardait à peine autrefois ?

Sa première course fut à Passy, chez mademoiselle de Kersaint.

Elle la trouva dans sa chambre, un peu souffrante, ayant auprès d'elle Euphémie, Roland et son oncle.

On causait vivement ; son entrée arrêta la conversation, et mademoiselle de Kersaint la reçut avec une sorte de froideur ; quant à sa sœur et à ses deux amis, elle les trouva les mêmes que d'habitude, l'une par calcul, les deux autres par affection. Roland la regarda longtemps, puis il dit tout bas à son oncle :

— Croyez-vous, mon oncle, que ce

visage si ouvert, ces yeux si francs et si purs soient capables d'une infamie?

Mademoiselle de Kersaint, on ne l'ignore pas, ne savait pas se contraindre, surtout en ce qui touchait sa famille. Elle entra de suite en matière, et sans préambule.

— Valentine, dit-elle, où est votre mari ?

— Il est en Belgique, ma tante, répondit-elle en rougissant.

— En Belgique, pourquoi faire?

— Il s'occupe d'une affaire dont l'a chargé M. de Mainbourg.

— Et quand revient-il ?

— Je ne sais.

— Ah ! vous ne savez ! Il a donc fait de grands héritages, M. de Bellande ?

— Hélas ! non, ma tante.

— Alors, vous dissipez sa fortune en son absence. Vous voilà mise comme si vous aviez cent mille livres de rentes. Ce cachemire, cette robe de velours, ces fourrures... qui vous a donné tout cela ?

Valentine se troubla et ne répondit pas.

— Dites donc ! reprit Jeanne impa-

tientée. Et cet ameublement nouveau, et cette voiture, et tout ce luxe qui vous entoure ?

— Ma tante, ma tante, interrompit officieusement Euphémie, pourquoi faire rougir ainsi ma sœur ?

— Taisez-vous, duchesse, il faut que cela s'éclaircisse.

On accuse M. de Bellande d'un trafic indigne d'un gentilhomme, on accuse votre sœur de profiter de ses... de ses... industries et d'afficher une prodigalité insolente en face de ses victimes; cela ne peut rester ainsi, une explication est nécessaire.

Madame de Bellande, qu'y a-t-il de vrai dans ces propos ?

— Rien, ma tante, répondit Valentine qui s'était remise, rien, absolument rien. M. de Bellande n'a rien pris à personne ; il a perdu, j'en ai souffert.

Mon oncle, M. de Mainbourg, si bon pour moi, depuis mon enfance, n'a pas voulu que j'en souffrisse davantage, avec sa générosité habituelle, il m'a rendu plus qu'on ne m'avait pris.

Accoutumée à ses bienfaits, je les ai reçus comme à l'ordinaire. Voilà tout.

— Ah ! c'est bien différent ! répliqua Jeanne rêveuse.

— Oui, c'est très-différent, continua Euphémie, avec une intention évidemment méchante.

— Si différent, madame, ajouta Gaétan, qu'il n'y a plus qu'une chose à faire. Féliciter madame de Bellande et remercier son bon oncle, qui la traite comme elle le mérite.

Jeanne fixa son regard clair sur le visage de sa nièce, et sembla vouloir lire jusqu'au fond de sa pensée.

Valentine, à son tour, ne détourna

point son œil pur, limpide et expressif, elle supporta l'examen sans rougir et sans se troubler, sans se douter même qu'elle était examinée.

Mademoiselle de Kersaint, par une erreur assez commune aux imaginations exaltées, s'était laissé séduire par Euphémie, celle des enfants de son frère dont le caractère lui convenait le moins. Mais ces phrases dorées, ces manières arrondies, cette hypocrisie gracieuse devenues sa seconde nature, l'avaient entraînée vers elle. Elle conservait, au contraire, des préventions contre Raynald et contre madame de Bellande, dont la faiblesse lui déplaisait souverainement.

— C'étaient des Kersaint dégénérés, disait-elle.

L'hésitation de Raynald, le jour de sa majorité, lorsqu'il lut la lettre de son père, la blessa.

La duchesse eut l'adresse de lui faire croire qu'elle partageait tous ses sentiments à cet égard ; elle accusa son frère de tiédeur, sa sœur d'étourderie, mais avec un tel savoir-faire, qu'elle ne laissa pas derrière elle un seul mot qui pût la compromettre à leurs yeux.

Jeanne était fière d'elle, peut-être aussi à son insu, le prestige du rang et de la fortune agissait-il sur elle, malgré l'élévation de sa nature.

L'habileté de madame de Spoletto la dominait sans qu'elle s'en aperçût. Valentine et Raynald, timides et bons, se voyant méconnus, mal jugés, se tinrent en arrière ; ils n'osèrent pas se montrer ce qu'ils étaient ; mademoiselle de Kersaint ne s'en douta pas.

Certes, Jeanne était une grande âme, un de ces êtres d'élite à l'étroit dans nos habitudes mesquines et rétrécies, mais, par cela même, elle ne jugeait pas la vie d'un œil sain et positif ; elle se trompait sur tout.

Elle voulait des héros et trouvait des pygmées.

En cette circonstance, la position de sa nièce l'inquiétait, plus par rapport à l'honneur que par rapport à l'argent.

Les bruits qui couraient lui semblaient déshonorants pour son nom. Elle eût préféré madame de Bellande réduite comme elle à travailler pour vivre, que de lui voir partager une ignoble industrie.

Rassurée sur ce point, elle songea un instant à M. de Mainbourg; elle craignit une séduction; la ferme contenance de sa nièce la rassura encore.

— Avez-vous vu votre frère? demanda-t-elle à Valentine; que fait-il?

— Toujours la même chose, ma tante; il tient presque toute la maison de mon oncle Hervey, rien n'est changé dans ses habitudes.

— Le dernier des Kersaints, dans une boutique d'or, murmura Jeanne. Enfin ! c'est une croix à supporter Et... a-t-il les mêmes idées, les mêmes sentiments ?

— Oui, ma tante.

— De sorte qu'il ne songe pas à se marier; la race s'éteindra.

— Je ne crois pas qu'il se marie, de sitôt du moins. Ne l'avez-vous donc

pas vu, que vous me paraissez si peu instruite?

— Je l'ai vu, et plusieurs fois, mais votre cher frère et vous, vous êtes si dissimulés, on peut avoir si peu de confiance dans ce que vous racontez pour excuser vos sottises!...

— Alors, ma tante, pourquoi m'interroger, si vous ne me croyez pas?

— Mon intérêt se trompe, malgré moi et veut vous trouver sincère.

Vous m'affligez beaucoup l'un et l'autre, et sans cette chère Euphémie, j'aurais bien peu de satisfaction des enfants de mon frère.

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit Roland, incapable de se contenir plus longtemps, vous êtes d'une partialité désolante.

Certes, personne ne rend plus hommage que moi au mérite de madame la duchesse ; mais madame de Bellande, Raynald, toujours repoussés par vous, n'ont pu se montrer ce qu'ils sont, ce que nous les trouvons tous ; demandez à mon oncle ce qu'il en pense ?

Et tenez, voilà les beaux yeux de madame votre nièce tout remplis de larmes. Vous la faites pleurer, c'est mal !

— Gaétan, reprit Jeanne qui avait

écouté attentivement, il est inouï combien Roland a pris de vos idées, de votre caractère, de votre cœur.

— Ma chère amie, c'est moi qui l'ai élevé; j'ai tâché de le rendre aussi bon, aussi juste que cela m'a été possible.

— Ceci est une pierre à mon adresse, je ne la ramasserai pas.

Valentine, ma chère, ne vous préoccupez pas trop de mes gronderies, et ne faites que ce qu'il faut pour vous corriger. Vous savez que l'on vient ici tous les jeudis soir.

Ce chétif salon, ces deux lampes, mes

verres d'eau sucrée ont le talent d'attirer les belles dames.

Il est de mode et de genre de venir chez la solitaire. Je suis fort difficile et peu accueillante, voilà peut-être d'où nait mon importance. Quoiqu'il en soit je vous engage à paraître assidûment cela vous placera bien.

Mon appui ne vous manquera pas, soyez en sûre, j'entends que ma nièce soit bien vue et bien accueillie de ceux qui viennent chez moi.

Vous avez aussi votre sœur, sur laquelle vous pouvez compter, votre cousine, madame de Senneçay et vos tantes.

Quant à votre cousine, madame de Miller, je vous engage à la voir très-peu, à sortir fort peu avec elle, elle a un ton et des manières généralement blâmées, on parle d'elle, on lui prête des galanteries dont elle est innocente, je n'en doute pas, mais c'est trop pour vous qu'on le dise.

Votre position est délicate, pu isque décidément votre mari vous abandonne, veillez bien sur vous. Euphémie, ma chère, vous en prendrez soin, elle est si jeune ! Vos leçons, et vos exemples lui sont nécessaires.

— En doutez-vous, ma tante ! Vous

savez combien j'aime Valentine, encore une fois.

Monsieur de Spoletto l'aime autant que moi, elle nous trouvera toujours.

— En vérité, dit Gaétan, avec un bon sourire, ne dirait-on pas que madame de Bellande a tant besoin de soutiens ?

Laissez-la faire, elle-même, elle en trouvera, s'il lui en faut. Ne craignez rien, Valentine, et n'écoutez pas la *damoiselle de Vaucouleurs*, elle radote quelquefois.

Malgré la bonne intervention de ses amis, Valentine revint de Passy le cœur

gros. Elle aurait voulu persuader Jeanne, lui demander une entrevue seule à seule, lui ouvrir son âme, elle *n'osait* pas !

Combien y a-t-il de gens que la timidité perd ! Quelle calamité que d'être timide ! On ne peut jouir de ses avantages.

On les neutralise par cette timidité infernale, qui ôte tous les moyens, qui paralyse, c'est un supplice horrible. On sent ce qu'on vaut, et on sent qu'on se fourvoye.

Pas une gaucherie n'échappe, on la voit venir, on sent qu'on va la faire,

on ne peut pas s'en empêcher. Je ne sache pas de plus atroce position.

Valentine et Raynald tenaient ce défaut de leur père, dont la carrière en fut entravée.

C'etait un de ces hommes comme il y en a beaucoup, qui ne tremblent pas à la bouche d'un canon, et qui redoutent l'explication la plus pacifique.

Le jeune marquis de Kersaint fut mort comme ses ancêtres, sans sourciller, il reculait devant un mot de sa tante.

Le même soir madame de Bellande, vit Herminie et Malvina.

La première l'accueillit avec son affection ordinaire, la seconde fut politiquement bien ; mais Valentine, cette nature si sensitive devina la froideur sous cette tendresse.

L'une et l'autre l'accablèrent de questions. Les bruits du monde prenaient de la consistance, elles en étaient ennuyées.

Le luxe de Valentine les contrariait également, bien que chacune par un motif différent.

— Et mon père, disait la duchesse,

il t'a donc prise en affection tout-à-fait? tant mieux!

Il t'a traitée comme nous, m'a-t-il dit, dans cette dernière affaire, sur laquelle il comptait si peu, le gain a été partagé entre nous trois.

J'ai eu des diamants noirs magnifiques. Ce sont les plus rares et peut-être les seuls en Europe.

— Et Malvina?

— Moi j'ai eu des rubis que j'enviais, une parure royale. Tu as eu, toi, toute une corbeille, n'est-ce pas?

En lui parlant elle l'examinait pres-

que aussi scrupuleusement que mademoiselle de Kersaint.

Le cœur de Malvina était fermé pour sa cousine, qui l'aimait toujours, elle ne voyait plus en elle qu'une rivale de beauté, de jeunesse, de grâces, une rivale pure encore de toutes fautes, tandis qu'elle, sans être absolument coupable, avait prêté tant de fois à la médisance.

Cependant les choses reprirent leur train en apparence.

Madame de Bellande vint dans sa famille ainsi qu'elle avait coutume de le faire.

Le duc de Spoletto l'aimait beaucoup, il appréciait son caractère et sa gaîté, il l'invitait sans cesse, Euphémie n'osait l'éloigner, et sans cesse aussi Réné de Massac se trouvait en tiers avec elles.

Il fallait une habileté aussi consommée que la sienne pour supporter cette position délicate.

Il ne s'occupa point de Valentine, madame de Spoletto ne put lui reprocher ni un regard, ni un sourire et cependant madame de Spoletto et Valentine savaient parfaitement toutes deux ce qu'il avait dans le cœur.

Euphémie comprenait qu'il l'aimait moins, elle cherchait à le surprendre une fois coupable d'une petite faute, sans y réussir. Valentine sentait son cœur battre, il l'aimait, elle en était sûre, il ne lui avait ni dit ni montré, elle n'en doutait pas cependant.

Elle repoussait cette espérance comme une mauvaise pensée, dont elle ne voulait point nourrir la joie.

— Quand il m'aimerait, ajoutait-elle, à quoi cela me mènerait-il? puis-je l'aimer, moi!

Madame de Michaud ne quittait point sa nièce, elle épiait tout. Étonnée de

cette suprême force, se dominant soi-même, dominant les autres, elle était fière de son élève, tout en s'inquiétant souvent de son avenir.

— Il ne t'aimera plus bientôt, tu as raison, disait-elle, cela est visible, bien qu'il soit impossible d'en donner la moindre raison, mais que feras-tu alors? Te le laisseras-tu prendre? Auras-tu le courage de le céder sans te plaindre? C'est là qu'est le moment critique et difficile.

— Ma tante, j'aurai tous les courages, j'accepterai toutes les souffrances, plutôt que de déranger ma vie, soyez tranquille.

— Et cette péronelle l'emportera donc sur toi ?

— Je serai vengée par cette victoire elle-même. D'ailleurs nous n'en sommes pas là, j'ai du temps encore. Réné n'est point blasé, la difficulté lui donne de l'impatience et un amour factice qu'il croit peut-être véritable.

L'essentiel c'est que personne ne parle, c'est que personne ne se doute de rien.

Valentine elle-même, si intéressée à étudier, croit tout au plus à un attrait d'esprit et de coquetterie entre nous. Je n'en veux pas davantage pour le moment.

Ainsi qu'on peut s'en apercevoir l'élève était passée maître et maintenant madame de Michaud baissait son génie devant celui de sa nièce.

Euphémie avait sur elle un grand avantage, la conscience de sa beauté, elle y puisait une hardiesse inouïe.

Madame de Michaud n'avait jamais pu aller jusque là. Elle aimait *passionément* sa nièce, plus qu'elle n'avait jamais rien aimé en ce monde, elle l'aimait de sa supériorité même.

Elle se comparait quelquefois au centaure Chiron, tout fier de l'éducation d'Achille et émerveillé de son ouvrage.

— Oui, disait-elle, tu es trop belle et trop supérieure, ma chère enfant, je ne sais comment j'ai pu arriver jusques-là.

COMMENT L'AMOUR VIENT.

XXI.

Un matin madame de Bellande était seule dans son salon et chantait, à son piano.

Sa voix, une des plus belles qu'on eût entendues certainement, avait un charme particulier et bien rare, celui d'un organe enchanteur, joint à une expression admirable et à un talent achevé.

Elle chantait l'air de la Favorite : *Oh! mon Fernand!* son âme entière passait dans cette voix admirable, elle eût arraché des larmes au plus insensible.

Lorsqu'elle eut fini, elle se retourna, Réné était à la porte qui l'écoutait dans une espèce d'extase. Elle rougit beaucoup en l'apercevant.

— Quoi ! monsieur, vous ici ! dit-elle.

— Ne m'est-il plus permis, madame, d'user de l'autorisation que vous m'avez donnée et de venir vous présenter l'hommage de mon respect !

— Mais, monsieur, il me semble...

— Que c'est la première fois et que je m'y prends un peu tard, n'est-il pas vrai ?

— Je ne dis pas...

— Vous le pensez, et c'est la même chose. Je ne chercherai point à m'excuser, je sais que je suis coupable.

— Coupable ! et comment, monsieur ?

Elle commençait à se remettre.

— Mon Dieu ! coupable de n'avoir pas profité comme je le devais de cette précieuse autorisation.

C'était une faveur trop grande pour ne pas la saisir à l'instant même où je l'ai reçue. Et pourtant si vous saviez par quel motif je me suis abstenu !

— Sans doute, parce que vous étiez occupé, ou parce que vous aviez oublié une chose de si peu d'importance, mais, n'en parlons plus, monsieur. Moi aussi, je vous l'avoue, j'avais ou-

blié que je devais vous attendre, nous sommes donc tout-à-fait quittes, la querelle est vidée, asseyons-nous et causons.

Réné s'assit, il était grave, contre son ordinaire, il était plus encore, il était impressionné.

Il regardait cet intérieur, rempli par cette femme charmante,et chaque détail se gravait dans sa mémoire.

— Allons ! se dit-il, pour un nid de colombes, c'est habitable. Mes amours seront très-bien ici.

— Avez-vous donc vu ma sœur au-

jourd'hui ? demanda Valentine, qui cherchait à paraître dégagée.

— J'ai eu l'honneur de la voir hier seulement, on se plaignait de votre absence, on vous désirait.

— Il est vrai que depuis quelques jours je n'ai pas pu.

— C'est-à-dire, madame, que vous n'avez *pas voulu*, répliqua-t-il, en appuyant sur ce mot.

— J'ai été obligée d'accompagner madame de Mainbourg, puis mademoiselle de Kersaint m'a retenue, des devoirs de famille...

—Et monsieur de Mainbourg, ajouta-t-il en la regardant fixement.

— Comment M. de Mainbourg?

— Vraiment, madame, me prenez-vous pour un enfant?

— Je ne comprends rien à tout cela, monsieur.

— Vous me permettrez d'en douter, madame.

— Nous jouons, en vérité, aux propos interrompus.

— Vous croyez, madame?

— Monsieur, parlons d'autre chose.

Que comptez-vous faire l'été prochain ? avez-vous déjà des projets ?

— Je ne m'appartiens plus, madame, je ne puis faire des projets d'avance, je suivrai l'étoile de ma vie.

Valentine s'efforça de rire.

— Oh ! la belle phrase ! et qu'elle tiendrait bien sa place dans un roman à la mode !

— Vous trouvez que c'est une phrase de roman ? N'avez-vous donc point d'étoile ?

— Non, monsieur, mon ciel est toujours couvert, et s'il s'éclaircit quelque-

fois il se noircit de nouveau, bien plus encore, *pas une étoile ne montre le bout de son nez.*

— Je vous plains alors, madame, ou plutôt je vous plaindrais si vous disiez vrai.

— Vous ne me croyez donc jamais?

— Je ne vous croirai que quand vous aurez commencé par me croire moi-même.

— Savez-vous, monsieur, que voic du marivaudage véritable, et que nous faisons-là absolument une pièce du Gymnase?

— En effet cela y ressemble et nous

sommes, vous, mademoiselle Léontine Fay, et moi, monsieur Paul.

— Nous allons terminer la pièce, n'est-ce pas? et rentrer dans la coulisse, alors nous parlerons comme tout le monde.

—Si la pièce réussit, pourquoi ne la recommencerions-nous pas? Nous sommes en fonds pour plusieurs représentations, ce me semble.

— Et le dénoûment?

— Oh ! le dénoûment je le raconterais bien, mais je n'ose pas, vous vous fâcheriez.

— Je n'ai pas la permîssion de le trouver mauvais, au public seul le droit de siffler, je suis actrice, je n'ai rien à dire.

— Mon Dieu ! madame, nous jouons-là tous les deux, et nous avons pourtant, l'un et l'autre, bien du sérieux dans le cœur.

— Je ne sais si vous dites vrai, quant à vous, monsieur, mais pour moi tout est sérieux, tout est tristesse.

— Si jeune ! si belle ! et si malheureuse !

Une larme vint à la paupière de la jeune femme, trembla sur ses longs cils et tomba sur sa main.

— Ah ! Valentine ! si vous aviez voulu ! dit M. de Massac, nous serions heureux à présent, si vous m'aviez compris, au lieu de me repousser. Je vous aimais tant !

Madame de Bellande garda le silence, son cœur battait bien fort, elle tremblait de se trahir.

— Vous avez préféré le brillant Edmond, vous vous êtes laissé prendre à ces dehors amusants et avantageux. Il a su mieux dire que moi, on l'a cru, moi on n'a pas même daigné s'apercevoir de ma souffrance.

— Votre souffrance, monsieur ! ré-

pondit enfin Valentine, en faisant un grand effort pour dire une bêtise, vous n'en n'êtes pas mort du moins.

Réné était trop habile pour ne pas sentir la portée de ces mots.

Madame de Bellande devait être bien émue pour perdre ainsi l'esprit, elle si fine et si vive de réplique ordinairement.

— Je n'en suis pas mort, madame, en effet, d'abord on n'en meurt guère et puis...

Il la regarda sans finir sa phrase, le cœur de Valentine lui en dicta le reste. Et puis... il espérait.

— Croyez-vous donc que je ne vous aime plus?

— Je vous avoue qu'à cet égard, je n'ai formé aucunes conjectures.

— C'est peu flatteur pour moi.

— C'est mon devoir, monsieur.

— Eh bien! madame, ce devoir je ne puis l'admettre.

Je ne puis accepter qu'une jeune et belle personne telle que vous, reste, par devoir, attachée à un homme qui ne la mérite pas : j'accepte encore moins que, par la faute d'un autre, le malheur soit éternellement votre partage.

Non, mille fois non, et puisque je trouve enfin l'occasion si longtemps cherchée, vous m'entendrez jusqu'au bout.

Je vous aime, vous le savez, bien que vous feigniez de ne pas me comprendre, vous le saviez avant votre mariage et peut-être avez-vous eu peur alors de la réputation qu'on m'a faite. A présent, Valentine, vous êtes libre par la conduite, par l'abandon de celui que vous m'avez préféré, je suis libre aussi, ma vie, ma fortune, mon cœur vous appartiennent quand et comment vous voudrez les prendre. Mystérieusement, ou à la face de tous.

Je suis à vousen esclave,ou en amant, je suis ce que vous voudrez que je sois. Je quitterai tout pour vous, s'il vous convient d'afficher une liaison qui me rendra le plus fier et le plus heureux des hommes; je cacherai mon bonheur à tous les yeux, si au contraire vous préférez ensevelir dans le silence ces joies sans nom, qui nous attendent.

Enfin, madame, disposez de moi, me voici à vos genoux, prêt à accepter votre décision, quelle qu'elle soit.

Conduisez-moi au bout du monde, ou enfermez-moi dans ce sanctuaire, pourvu que je siso près de vous, le

lieu m'est indifférent. Prononcez, Valentine, j'attends.

Monsieur de Massac aurait pu parler longtemps ainsi, sans qu'elle cherchât à l'interrompre. Elle était à la fois heureuse, surprise, effrayée, offensée, mille sentiments divers se croisaient en elle.

Cette voix aimée résonnait à son oreille comme une musique suave, elle écoutait encore longtemps après qu'elle eût cessé de l'entendre.

Réné s'approcha d'elle et tenait une de ses mains, qu'elle ne retirait pas, elle allait répondre sans doute,

sa réponse empreinte de ses émotions diverses, eût laissé deviner à l'expérience de Réné ce qu'elle eût désiré vainement qu'il ignorât. La porte s'ouvrit, il n'eut que le temps de reprendre sa place, et Roland entra.

Le trouble de Valentine était trop visible pour qu'il ne s'en aperçût pas sur-le-champ. Mais aussi Réné était trop habile pour ne pas détourner ses soupçons par une ruse aussi prompte que vraisemblable.

— Voici justement monsieur Roland, madame, qui va vous dire comme moi, et il arrive on ne peut plus à propos. N'est-il pas vrai que madame de Bel-

lande doit céder aux sollicitations de madame sa sœur et de monsieur de Spoletto, et demander une séparation juridique ?

Depuis deux mois monsieur de Bellande ne donne plus signe de vie, s'il revient, s'il recommence ses dilapidations, s'il vient prendre à madame ce qu'il lui a laissé, que fera-t-elle?

— Vous avez raison, monsieur, c'est plus raisonnable, mais c'est moins digne.

— Monsieur Roland, dans votre république et celle de monsieur votre

oncle, on vit de superbes utopies et de magnifiques sentiments, mais dans la monarchie actuelle, on vit de vérité et de positif; or, la vérité et le positif sont que Madame mourra de faim si elle ne s'arrange pas pour sauver le peu qui lui reste.

— Vous avez beau dire, monsieur, je ne puis m'y décider, répliqua Valentine sentant qu'il fallait parler.

— Je vous laisse à vos réflexions, madame, je vous laisse entre les mains d'un ami.

Pensez au sujet de notre entretien, pensez à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

Et avec la plus parfaite aisance, il se leva, salua la comtesse, donna une poignée de main à Roland, lui recommandant encore l'avenir de Valentine et sortit.

Madame de Bellande ne l'avait point accompagné, son émotion était si forte qu'elle lui ôtait presque le pouvoir de penser.

Elle se croyait transportée dans un autre monde, dans un monde rêvé, désiré jusque-là, mais inconnu. Lorsqu'il fut parti, lorsque cette porte se referma sur lui, il lui sembla que son cœur se refermait aussi, elle tressaillit comme frappée d'un coup électrique.

Restée seule avec Roland, elle ne trouva pas une parole à lui dire.

Il l'interrogea avec toute l'anxiété de sa tendresse; à peine répondit-elle.

— Mon Dieu! madame, comment se fait-il que monsieur de Massac puisse vous émouvoir à ce point?

— Ne l'avez-vous point entendu? Croyez-vous que je puisse écouter de sang-froid parler de monsieur de Bellande et de cette manière?

Tenez, Roland, ajouta-t-elle, laissez-moi. Je suis incapable de vous rien

dire, je souffre, j'ai la tête perdue, revenez dans un autre moment, je vous reverrai avec plaisir.

Je vais m'enfermer seule ici le reste de la journée; vous ne m'en voulez pas, je l'espère, vous comprenez ?

Roland ne comprenait guère, sa jalousie s'alarmait sans savoir pourquoi. Il craignait une ombre peut-être, mais il craignait. René était si séduisant, si recherché, si passé maître en galanterie!

Il avait respecté jusque-là la vertu, la pureté de Valentine, et si devant ses yeux un autre enlevait ce trésor, au-

quel par la pensée même il ne se fût pas permis de toucher, il sentait son sang bouillir à cette idée, il lui semblait être capable de tout pour sa vengeance.

Il haïrait Valentine autant qu'il l'aurait aimée, il serait sans pitié pour elle ; quant à lui, il le tuerait.

Ces pensées ridèrent son front, et lui donnèrent une expression de rage telle que Valentine s'en effraya.

— M'en voulez-vous? lui demanda-t-elle au moment où il fermait la porte.

— Vous en vouloir, moi ! Oh ! non, pas à présent.

Faites pour le mieux, Valentine, n'écoutez pas cet homme qui sort d'ici, car, je vous le dis, moi qui vous aime, il vous conduirait à votre perte, c'est un démon.

Madame de Bellande restée seule, s'enferma dans sa chambre, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Elle n'y laissa pénétrer personne, et refusa toute nourriture. A demi-couchée sur des coussins, près du feu, la tête sur sa bergère, elle pensait.

Elle écoutait ce souvenir brûlant qui tintait à son oreille, elle revoyait ce beau visage, cette noble tournure, elle entendait cette voix sonore et vi-

brante, elle sentait cette main sur la sienne, et l'impression du baiser qu'elle y avait reçu y était encore.

Elle passa de la sorte de longues heures, sans ennui, sans fatigue.

Sa raison s'abstenait en ce moment, elle eût été impuissante devant le fantôme chéri qui commençait à dominer son âme. La duchesse avait raison, elle connaissait bien sa sœur, il était impossible qu'elle prît un amant de la même façon que les autres femmes, elle devait ne rien ménager, une fois qu'elle serait sortie de la ligne du devoir.

— Il m'aime ! mon Dieu ! il m'aime ! se répétait-elle à satiété.

Et dès lors tout changeait pour elle dans la nature.

Lorsqu'elle sortit le lendemain de cette réclusion volontaire, elle appartenait à Réné de corps et d'âme, la passion avait fait plus de chemin pendant ces heures de solitude que Réné lui-même n'eût osé le croire.

La seconde partie du roman intitulée : *les Orphelins* développera les événements préparés dans cette 1[re] partie, et la suite de la *vie de Valentine* et les différents personnages déjà connus du lecteur.

(*Note de l'Éditeur.*)

LA TENTURE DE L'INDE.

XXII.

Le lendemain de ce jour la duchesse de Spoletto était à moitié couchée dans

une ganache, au coin de son feu, dans sa magnifique chambre à coucher.

Madame Michaud assise en face d'elle, causait de ce ton nazillard, qui dans sa bouche, donnait du plaisant même aux choses sérieuses.

Euphémie était vêtue d'une magnifique robe de chambre de cachemire rouge brodée en or, dont la couleur vive prêtait à ses joues pâles un brillant qui leur seyait, elle était fort belle ainsi.

Ses longs cheveux noirs s'échappaient d'un peigne qui les contenait à peine, ses boucles crépues tombaient sur

ses épaules, il régnait dans sa tenue un désordre fort provoquant; peut-être n'était-il pas tout-à-fait naturel, quoi qu'il en soit, l'effet était produit.

— Comment as-tu découvert ce passage? disait la tante.

— En cherchant et en observant, ainsi que vous me l'avez appris, ma tante. M. de Spoletto, lorsqu'on posa la tenture, ordonna que ces encognures fussent respectées, à cause de leurs sculptures admirables, tout-à-fait du temps.

Les ouvriers n'y touchèrent pas; mais moi je me demandais comment

il se pouvait faire que ces deux boîtes ne servissent à rien, qu'elles n'eussent point d'issue.

L'autre soir je regardai de près ces arabesques, ces têtes d'hommes et d'animaux, si artistement découpées, il me sembla tout-à-coup, je ne sais pourquoi, qu'un des yeux de cette chimère en nacre et en ébène était mobile, sous mon doigt, je poussai, je poussai davantage, une coulisse merveilleusement faite glissa dans la muraille.

Je me trouvai en face d'une boiserie où je ne vis aucune trace de porte.

Cependant cette armoire ne s'ou-

vrait pas si mystérieusement pour ne conduire nulle part. A force de chercher, je vis une imperceptible pointe de cuivre, je la touchai, elle céda comme l'autre et alors je découvris le vide, l'obscurité.

J'eus peur involontairement, je reculai en arrière. Mais bientôt rassurée, j'allumai une bougie et je revins, après avoir, au préalable, mis mon verrou.

Vous savez que cet hôtel a été habité autrefois par le duc de Lauzun, et qu'il y mettait, assure-t-on, ses maîtresses.

Le passage était probablement son

ouvrage. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il conduit à un escalier, et de là dans la rue, où une porte cachée livre passage sur la ruelle de derrière, fort déserte et fort inconnue.

L'escalier est droit, évidemment taillé dans le mur, je défie qu'on le soupçonne.

Tous ces ouvrages sont si parfaits, qu'ils fonctionnent encore sans qu'on s'aperçoive de leur ancienneté.

Vous jugez si je suis heureuse de la découverte, et si mon beau Réné n'en a pas profité sur-le-champ! aujourd'hui, je l'attends à dîner, par là.

M. de Spoletto ne revient de son voyage que dans trois semaines, que de temps devant nous !

— C'est en effet une invention superbe. Ces gens-là savaient vivre. Et l'autre encognure, où va-t-elle ?

— Jusqu'ici il m'a été impossible de l'ouvrir.

—C'est peut-être seulement une symétrie.

— Que m'importe ! j'ai tout ce qu'il me faut !

— Tu es belle ainsi, Euphémie, et cet homme doit t'aimer à l'adoration.

— Je le crois souvent, souvent aussi je doute.

Cependant nous sommes trop heureux pour qu'il ne tienne pas à ce bonheur.

— Oh ! oui, dit le vieux monstre, avec un accent d'envie et de regret, ce doit être un bonheur adorable que de s'aimer ainsi, dans le secret, d'être jeunes tous les deux, beaux tous les deux, passionnés tous les deux.

Pour un jour de ce bonheur je donnerais le reste de ma vie.

Cette femme, une des plus effroyables natures qui aient existé, avait pour-

tant un coin du cœur sans tache, son affection pour Euphémie.

Certes, la source en était mauvaise, exécrable, mais les effets en étaient sublimes, car devant cette affection, ses mauvais penchants se taisaient.

L'amertume de ces paroles montrait la blessure de son âme, elle eût tué une autre femme qui se fût trouvée ainsi devant elle, tant sa rage de regret était violente.

Elle jouissait au contraire des joies de son élève, de celle qu'elle avait faite plus méchante qu'elle-même et plus corrompue.

Cette chambre ouatée, d'une atmosphère saturée de fleurs et de parfums, ces tapis moëlleux, ces meubles commodes et magnifiques, ce demi-jour d'une lampe entourée d'albâtre, ces objets rares et précieux, ces glaces sombres réfléchissant de temps en temps une paillette brillantée sur un coin de meuble, ou une face de vase gothique, un rayon de la lumière. Ce lit splendide, aux courtines d'or et de soie, semblant une retraite pour la prière, ou pour l'amour, cette femme si belle, si passionnée, dont les bras entourés de perles, s'arrondissaient autour de sa tête, comme les belles anses d'une amphore romaine, ces draperies tombant

à longs plis sourds et étoffés, amortissant tous les bruits, laissant à peine entendre le vent qui gémissait parmi les arbres du jardin, la pluie qui battait les fenêtres, ce désordre des éléments qui rend le comfort de l'intérieur plus doux encore, tout respirait, tout inspirait la volupté, il eût fallu être de marbre pour rester froid devant cette scène. Madame Michaud voyait, sentait tout cela, elle jeta un regard sur elle-même et elle se sentit déplacée dans cet asile de la jeunesse, elle se leva, avec une sorte de furie.

— Ah ! dit-elle, que tu es heureuse d'être belle et d'être jeune !

Il doit y avoir d'horribles regrets dans un mauvais cœur, qui n'a jamais eu de beauté et dont la jeunesse n'a été qu'une longue suite de désolations nerveuses.

Je conçois que ces idées-là enfantent des crimes.

— Vous me laissez, ma tante?

— Il va venir, je suppose. Je ne dois plus être là. La porte est fermée à ton appartement, et tu es sûre que personne ne se doute de rien?

— De rien absolument.

Je suis censée malade et couchée, nul n'entrera que Julie, et Julie c'est comme

moi-même. Adieu, ma tante, je vous verrai demain.

Madame de Michaud sortit, Euphémie resta seule. Au coup de six heures elle se leva, courut vers la porte secrète, l'ouvrit, se précipita dans le passage, un bougeoir à la main, et revint après quelques minutes, accompagnée de Réné, qu'elle conduisait gaîment par le bras.

— Nous y voilà, monsieur. N'est-ce pas charmant? Ne devons-nous pas bénir le bon Lauzun, et ses inventions? Oh! le beau siècle! qu'il faisait bon d'être duchesse alors!

— Il me semble que cela n'est pas encore si mauvais aujourd'hui, ma toute belle!

— Oui, vous voilà, chez moi, mon Réné, seul, sans dangers, sans craintes, nul ne le soupçonne, nous allons passer de longues heures ici, entourés de tout ce que nous aimons.

C'est le Paradis. Comment me trouvez-vous, monsieur?

— Adorable. Vous êtes une odalisque digne du sultan. A propos, et le dîner?

— Gourmand! songer au dîner quand vous arrivez à peine.

— Ma chère amie, on aime à se débarrasser de ces choses-là, j'en serai mieux à vous ensuite.

— Il faut donc vous faire servir ?

— Des vins de Syracuse dans des coupes d'or, avec des esclaves couronnés de roses.

Une seule chose gâte tout ceci, mon affreux habit noir. Je devrais avoir pour ces occasions quelque cafetan, ou quelque belle robe orientale, avec des pantalons à l'avenant et une ceinture de cachemire. Nous serions complets ainsi.

— Vous seriez bien beau, mon René.

— Ma belle duchesse, vous me gâtez toujours. Quand revient votre seigneur et époux ?

— Je ne sais plus rien de tout cela, quand vous êtes près de moi, ingrat. Ne m'aimez-vous donc pas comme je vous aime ?

— En vérité, madame, vous ne connaissez ni votre beauté ni mon cœur, répondit le jeune homme d'un ton déclamatoire et prenant une attitude de mélodrame, qui fit rire la duchesse comme une folle.

— Mon Réné ! s'écria-t-elle, en se jetant à son cou, vous me feriez faire toutes les extravagances du monde, ne me regardez pas ainsi.

Il la tenait en effet sous son regard magnifique et puissant, elle y puisait une passion nouvelle et déjà sa bouche ne souriait plus, ses yeux jetaient des flammes, sa taille se courbait sur le bras qui la soutenait comme un palmier battu par l'orage.

En ce moment même la porte qui donnait sur le petit salon s'ouvrit précipitamment, la tête de méduse n'eût pas produit un effet plus saisissant que Valentine paraissant tout-à-coup sur le

seuil et pétrifiée elle-même à l'aspect de sa sœur dans les bras de M. de Massac. Elle jeta un cri et cacha son visage dans ses mains, puis elle referma la porte et disparut.

— Je suis perdue ! s'écria Euphémie, affaissée sur son siége.

— Elle est à moi ! pensa Réné, dont la joie illuminait le visage.

Madame de Spoletto, revenue de la première surprise, se jeta à la recherche de sa sœur. Elle ne voulait pas la laisser partir ainsi sans l'avoir interrogée, sans avoir essayé de la convaincre, d'obtenir à tout prix son silence.

Réné ne la suivit pas, il était impatient d'attendre la suite de tout ceci.

Son sang-froid ne se démentit point; que lui importait le colère d'Euphémie, il était sûr d'elle !

Et Valentine, irritée, jalouse, lui appartiendrait plus vite. Il avait avec les femmes le système de contradiction, presque toujours certain lorsqu'on s'adresse à celles que les hommages entourent.

Elles veulent de préférence ce qu'elles ont plus de peine à obtenir.

Il entendit bientôt Euphémie arriver, traînant après elle sa sœur, plus morte que vive.

La duchesse connaissait cette nature généreuse, elle savait qu'en se confiant à elle, elle ne courait aucuns dangers, elle savait qu'en lui jouant une scène à laquelle elle se laisserait prendre elle obtiendrait d'elle et discrétion et même secours, si c'était nécessaire.

Les femmes du caractère d'Euphémie ne sont pas longtemps embarrassées.

— Viens, viens ici, disait-elle, ne crains rien. Je suis heureuse de te voir.

— Valentine ne répondait pas, elle se sentait défaillir.

— J'ai eu tort, ma sœur, de me ca-

cher de toi, je me le reprochais, mais puisque le hasard...

Elles se trouvaient en ce moment en face de Réné dont la position commençait à devenir assez difficile, entre ces deux femmes.

Il ne se traça point de plan d'avânce et voulut tout attendre de l'inspiration du moment.

Valentine, continua la duchesse, je dois te sembler bien coupable, je devrais rougir devant toi, mais si tu savais combien je l'aime!

— Comme cette femme-là produirait de l'effet au boulevard du Temple!

se dit Réné, qui l'examinait froidement.

Quant à madame de Bellande, elle ne prononçait pas un mot, son visage, sa contenance parlaient pour elle.

Monsieur de Massac put y voir combien il était aimé. Là tout était vrai, tout était simple, tout était grand !

— Tu ne sais pas, ma sœur, ce qu'est ma vie.

— Oh ! répliqua Valentine, à demi-voix, avec un accent déchirant, tu ne sais pas ce qu'est la mienne.

— Eh ! bien, puisque tu souffres, puisque toi aussi, ma sœur, tu connais

ce mal terrible de l'isolement, tu me comprendras, tu me pardonneras, je l'espère du moins. Je n'aurais pas cédé à une séduction vulgaire, mais lui! qu'ai-je besoin de t'en dire davantage? tu le connais!

Madame de Bellande, les mains croisées sur son sein, cherchait à étouffer les sanglots qui la brisaient.

René en avait pitié et il en était heureux; cette lutte de cette pauvre jeune créature contre un sentiment qui la dominait flattait singulièrement son orgueil et sa passion.

— C'est bien, Euphémie, dit-elle

enfin, je n'ai point à me mêler de ceci, tu es ta maîtresse, laisse-moi partir.

Et la triste martyre essaya un sourire d'adieu, ses larmes coulèrent malgré elle, elle se mordit les lèvres pour les retenir.

— Pas encore, pas encore, écoute-moi. Ne crois pas au moins que je sois coupable, que j'aie manqué à mes devoirs. Oh ! non, notre liaison est innocente et pure. C'est un sentiment involontaire, voilà tout.

Madame de Bellande releva les yeux, qu'elle avait tenus baissés jusque-là, et regarda sa sœur avec un mépris !

Celle-ci comprit qu'elle était devinée, elle comprit qu'elle ne trompait point même cette naïve jeune femme, et elle commença à la haïr, elle qui s'était contentée jusque-là de ne pas l'aimer, mais cette haine se cacha sous des caresses, sous des chatteries,dont la dissimulation même de Réné se révolta.

Elle mit sa tête sur l'épaule de sa sœur, et fit comme si elle essuyait ses pleurs.

— Et ce n'est pas tout, chérie, tu ne me quitteras pas ainsi.

Tu as forcé ma porte, mes gens t'ont

vue, celui qui t'a accompagnée jusqu'ici a peut-être entrevu le comte, il faut dîner avec nous.

— Moi ! s'écria-t-elle, en se redressant de toute sa hauteur.

— Il le faut, si tu ne veux pas me perdre. Songes-y donc, j'ai tout à ménager.

— Moi, que je prête la main... Ah ! mon Dieu ! vous me réserviez ce dernier outrage !

Elle se leva et sans rien dire, marcha vers la porte.

René n'avait pas prononcé un mot

jusque-là, il semblait étranger et indifférent à cette scène, il étudiait ces deux femmes.

— Valentine ! Valentine ! je t'en supplie ! s'écria la duchesse en courant après elle.

— Ma sœur, répondit la comtesse, sans se retourner, tu peux être tranquille, tes gens ne soupçonneront rien.

Tu m'as écrit hier de venir dîner avec toi, tu t'es trompée de date, tu as mis aujourd'hui au lieu de demain.

On m'a dit que tu étais malade, j'ai forcé ta porte, en montrant ta lettre.

Je m'en vais en annonçant qu'en effet tu es malade, et que tu interdis même l'approche de ce salon. Sois tranquille, laisse-moi faire, tu ne seras pas compromise ; mais laisse-moi partir, je souffre trop.

— Néanmoins, puis-je compter que ta discrétion...

Valentine était restée jusque-là le visage collé à la porte ; elle se retourna vivement, indignée.

— Euphémie, pour qui me prends-tu ? que ferais-tu donc à ma place, puisque tu me crains ?

Puis involontairement ses yeux se

portèrent sur M. de Massac; elle devint d'une pâleur mortelle, et cachant sa tête dans ses mains, elle prit littéralement la fuite.

Quand la porte fut refermée sur elle, madame de Spoletto revint vers son amant; un autre masque remplaçait celui de l'humilité :

— Je chasserai demain tous mes gens, dit-elle.

— Vous auriez tort, madame, répondit-il froidement.

Un changement complet s'était opéré dans cet homme en quelques minutes.

Son goût pour Valentine était devenu une passion réelle, une admiration sans bornes.

En même temps qu'un dégoût profond s'emparait de lui pour la duchesse, dont l'âme venait de se montrer à découvert.

Il se résolut à lui rendre le mal qu'elle avait fait, à jouer avec elle la contre-partie de la scène.

Et lorsqu'elle se rapprocha de lui, souriante, en lui disant :

— Maintenant, monsieur, vous allez dîner !

— Merci, madame, répondit-il, je

n'ai plus faim ; je préfère que nous causions.

— Ah ! ah ! continua-t-elle; et d'où vient cela ?

— J'ai envie de vous raconter tout ce que je pense, Euphémie, de vous faire lire dans mon cœur comme moi-même.

— Asseyons-nous donc. Je ne veux pas perdre ce moment d'épanchement, si rare chez vous, monsieur le dissimulé.

— Asseyons-nous, soit. Pourtant ce début me semble bien solennel pour

une confidence, ou plutôt pour une appréciation.

— Que signifie ce mot?

— Peu de chose, ma belle Euphémie. C'est un petit résumé de la scène de tout-à-l'heure. Savez-vous que votre sœur est une adorable personne?

— Comment?

— Savez-vous qu'elle vient de vous écraser de toute sa hauteur, et que vous avez été près d'elle si infime et si basse que je ne vous retrouvais pas?

— Que dites-vous donc, Réné, j'entends mal apparemment?

— Pas du tout. Vous m'entendez et je m'explique à merveille. Vous savez que je ne m'emporte jamais, que mes paroles sont un marteau qui frappe et qui cloue. L'avez-vous donc oublié? C'est votre expression.

— Mon Dieu, pensa-t-elle, que va-t-il ajouter?

— Oui, votre sœur est un ange, et elle a un cœur et un caractère qui feraient l'orgueil d'une couronne. Et vous! oh! comme vous savez mentir!

Comment, diable, voulez-vous que je vous croie maintenant? Aussi moi,

qui me pique d'un certain talent en ce genre, je baisse pavillon et je joue cartes sur table avec vous.

— Soit, répliqua-t-elle, apprêtant sa défense.

— Vous êtes belle, vous êtes spirituelle, vous êtes riche, vous êtes duchesse, vous êtes accomplie, ma chère; pourtant, je ne vous aime pas.

Elle sentit comme un poignard traverser sa poitrine, mais elle résista à cette douleur et conserva un front serein.

— Vraiment? répondit-elle.

Non, je ne vous aime pas, et qui plus est, je ne vous ai jamais aimée. Vous m'avez plu, vous avez flatté ma vanité, je vous ai attachée à ma boutonnière; cela me donnait envers moi-même un air conquérant.

— En vérité?

— Oui; je ne vous ai pas compromise parce que je suis un honnête homme, mais j'ai gardé contre vous des armes, et je vous compromettrai quand il me plaira.

— Vous vous vantez!

— Allons donc! duchesse, vous oubliez à qui vous parlez; me donnerais-

je ce plaisir de vengeance ; vous dirais-je tout ce que je vais vous dire, si je n'étais pas sûr de vous briser le jour où votre venin chercherait à m'atteindre.

— Allons donc ! à votre tour. Une femme de mon rang, de ma fortune, de ma consistance, ne craint pas les propos d'un lion sur son déclin. Ne sait-on pas que le dépit...

« — Mon bien-aimé Réné, attends-moi ce soir, attends-moi dans notre temple. Le duc part pour deux mois, et pendant cette absence, je serai enfin libre de te voir à mon aise. A toi,

mon amant, que je suis si fière de nommer mon maître.

» Signé Euphémie. »

— Que dites-vous de cela ?

— Vous n'avez plus ce malheureux billet ; vous l'avez brûlé devant moi, le soir même.

— Vous croyez ! vous me prenez pour un niais, ma belle. Je l'ai, je le garde sous trois serrures, et nous ne le montrerons point, si vous êtes sage. Maintenant continuons à causer, s'il vous plaît...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ah ! oui, je conçois, c'est dur ! vous avez en effet trouvé votre maître, en haine comme en amour. On a les défauts de ses qualités, madame.

Aussi bien, je comptais vous dire à peu près tout cela plus tard, en me séparant, c'est mon habitude, je règle mon compte en pareil cas.

Il m'est odieux de passer pour dupe. L'incident de tout-à-l'heure avance ce règlement, voilà tout.

Je n'ai jamais compté terminer autrement avec vous; vous êtes une fort belle et fort intéressante maîtresse, mais pour une amie, ah ! c'est autre chose. L'étoffe manque complétement.

— Vous êtes bien lâche, monsieur le comte de Massac! parler ainsi à une femme !

— Comment donc ! nous sommes à armes égales, ce me semble, en fait de petites infamies.

Je vous crois même plus forte que moi ; qu'en pensez-vous? Maintenant, vous venez de torturer sous mes yeux une innocente et pure enfant, de jouer avec sa délicatesse, sa confiance, avec sa générosité.

Je veux un peu vous rendre ce que vous lui faites, en m'attaquant à votre vanité, à ce que vous appelez votre amour. J'aime votre sœur !

Elle ne put retenir un cri de surprise et de rage.

— Je l'aime, je le lui ai avoué, je l'aime comme je n'ai rien aimé en ma vie : c'est pour moi l'idéal de la femme, en vain cherché, en vain rêvé jusqu'ici.

Je retrouve pour elle mes impressions de vingt ans, je lui sacrifierais ma fortune, mon avenir, ma vie.

— Elle ne vous aime pas, interrompit-elle avec dédain.

— Elle m'aime, et si vous aviez eu, vous, la moindre parcelle de la passion dont vous me bercez depuis six mois,

vous vous en seriez aperçue tout-à-l'heure; elle ne le cachait pas, la pauvre Valentine!

— Ah! elle est votre maîtresse; elle a vu votre trahison, je suis vengée!

— Elle n'est point ma maîtresse, elle est pure, vous dis-je, comme une sainte et une martyre qu'elle est.

Mais elle est trop dévouée pour vouloir mon malheur; elle acceptera la vie que je lui offre, et c'est justement là que je voulais en venir, et le but principal de cette explication.

J'aurais pu me cacher de vous, vous nous eussiez devinés, vous nous eussiez

perdus, ma vengeance serait venue trop tard.

A présent, retenez bien ceci, madame la duchesse :

Je ne sais ce que madame de Bellande fera, mais j'espère pourtant qu'elle sera pour moi compatissante et bonne.

Rappelez-vous : que pas une de vos paroles, pas un de vos gestes, pas un de vos regards n'attaquent en quoi que ce soit la femme que j'aime, ou je vous perds sans miséricorde. Que Valentine vous soit sacrée à dater de ce moment, et quoi qu'il arrive. Vous me connaissez, je ne recule devant rien.

Votre mari, votre famille, vos spadassins, car vous en aurez, ne me feraient pas bouger d'une semelle. Je dirai tout; cet escalier, cette armoire, notre joli appartement, tout, Euphémie, entendez-vous?

— Encore une fois, mille fois, lâche!

— Non, car si vous m'obéissez, votre secret sera enseveli à jamais, car on me tuerait avant de m'arracher un mot. C'est la paix ou la guerre, choisissez!

Madame de Spoletto ressemblait à un beau marbre de Médée; la fureur illuminait ses traits.

— Oh ! je me vengerai ! répliqua-t-elle.

— Sur moi, si vous le pouvez, je le veux bien : mais sur elle !...

— Ah ! votre Valentine, interrompit-elle avec un éclat de rire strident, votre vierge immaculée, elle s'est *vendue* à mon oncle, savez-vous cela ?

— Je sais que vous le dites et que vous ne le pensez pas, madame ; je sais que si vous le répétez... Oui, la pauvre jeune femme, elle est entourée de précipices. Son mari est un misérable, son oncle, vous dites bien, veut l'acheter ; sa fortune est détruite, elle a le bon-

…e posséder une sœur qui l'aidera …omber de tout son pouvoir.

Que deviendra-t-elle au mileu de tout cela? quel parti prendra-t-elle? Une main se tend pour la soutenir, un amour sincère, dévoué, immense, se présente; l'acceptera-t-elle? L'avenir nous répondra.

Maïs ce dont je suis certain, c'est qu'elle sera respectée, au moins.

— La main de M. de Massac la retirera du gouffre pour lui en choisir un plus profond. Ne vous connaît-on pas?

Ah! soyez tranquille, je ne la dé-

tournerai pas de cette liaison, le châtiment de ma sœur et mon triomphe sont là.

Vous me vengerez d'elle, et plus tard je me vengerai de vous!

— A votre aise, encore une fois.

Maintenant, nous n'avons plus rien à nous raconter, ce me semble. Nous pouvons nous séparer, parfaitement édifiés l'un sur l'autre.

Je vais aller consoler Valentine. Cet amour a changé complétement mes idées et mon caractère; je ne me suis jamais trouvé ainsi, l'âme ouverte à tout ce qui est grand et noble. Soyez

ɩre tour, votre sœur sera tranquil'

heure

ais tout le plaisir que cela vous

a. Adieu, madame la duchesse, bon appétit. Sans rancune, et au re-voir !

Il chercha le passage secret, l'ouvrit lui-même, prit un flambeau sur la cheminée et descendit. Lorsqu'il fut au moment de sortir, elle l'entendit lancer le flambeau dans l'espace. Il rebondit de marche en marche et s'éteignit.

Le soir, les deux lettres suivantes partirent presque en même temps. La première, adressée à madame la ba-

ronne de Michaud, était ainsi conçue :

« — Ma chère tante, accourez, toute
» affaire cessante, j'ai besoin de vous.
» Ce bonheur dont nous parlions tant,
» vous verrez ce qu'il est devenu. Et
» Valentine, et ma sœur ! Ah ! de quelle
» haine payerai-je ce que je lui dois. Je
» vous le dis ici, du fond de l'âme, je
» ne sais ce que j'éprouve, mais cela
» m'effraie moi-même. Votre main seule
» peut sonder ma plaie, votre cœur seul
» peut consoler le mien. Venez ! ve-
» nez !

» Votre Euphémie. »

L'autre lettre, pour M. le comte de Massac, contenait ces mots :

«Vous aimez ma sœur et vous êtes »aimé d'elle. Je n'ai qu'une chose à »vous demander, monsieur. Rendez-»la heureuse, faites-lui oublier la faute »qu'elle a commise et le danger qu'elle »court, en lui donnant tout ce qu'elle »a droit d'attendre de vous, si vous »êtes un honnête homme. Quant à »moi, vouée au malheur dès ma nais-»sance, je me retire de ce monde, où »tout n'est que déceptions, regrets et »tromperies. Je prierai pour elle et »pour vous ; je vous pardonne le triste »jeu que vous avez essayé près de moi,

» je suis bien peu de chose, j'en convient, aussi je ne méritais pas la peine
» que vous avez prise pour me faire
» croire à ma puissance. Que ma sœur
» soit heureuse, encore une fois, et je ne
» me souviendrai de vous que pour vous
» bénir. Dieu protége les orphelins, ne
» l'oubliez pas, monsieur, et nos parents
» sont au ciel ; ils vous regardent. »

Réné lut trois fois ce billet.

— Pauvre enfant ! dit-il, il faudrait être un grand monstre pour abuser de tant de bonté, d'une candeur si vraie. Oh ! je t'aimerai tant, que je serai pour toi tout ce que tu as perdu !

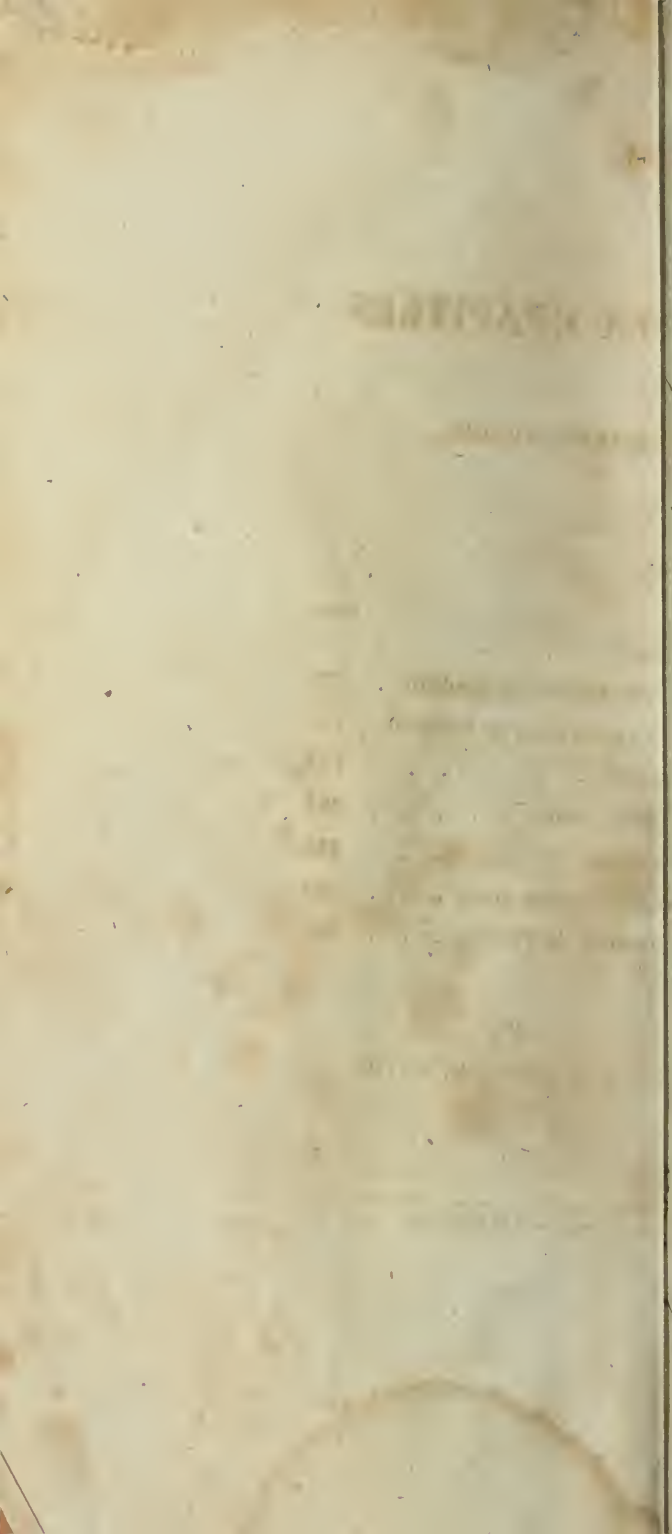
FIN DE VALENTINE.

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A Moussin.



Ne varietur

présenté par les liquidateurs en date du douze avril dernier, moins le prêt à la grosse qui y figure pour ₶ 3648. C'est à dire que, en prenant pour base du susdit état ₶. 120,209. 6.½ il doit être contribué pour ₶ 750. 4. qui équivalent à $\frac{6243}{10000}$ pour cent. En conséquence, Je prie V. S. de déclarer pour présenté ce Exposé, et de vouloir ordonner à tous les in

Notificat.^n Le même jour, j'ai notifié l'arrêt à Mrs Crozat et Compagnie, Je le Certifie, Martinez = Le même jour,

Idem. à Sr Adrian Pourcillié, Je le certifie, Martinez = Le même j.

Id.

Hubert fe | P. L. Q. B. | 1 | 10)
Conti 6 | 1. | 15
C. Lr. 153. 1. fusils de Chasse
Frais payés à Lyon et Santa Maria
Pour traductions et Experts
au Notaire public
à Thompson pour Eau
à Alanson pour des provisions
Pétition p[r]. debarquer des piastre

I
I
ti
a
G.
sui
ma
quoi
le mc
encore,
des larm
faiblesse e
— Le cie.
rine. Suivez s
entraîne. Tout es
actions.... Et d'ailleu
même les plus frivoles, é
et les plus chers, qu'impo
en sacrifiiez d'autres?
— Vous êtes un digne ami,
Gondi parut réfléchir.
— Si mes soupçons se justifient,
quelques heures le sort de la duches
vos mains.
— Votre dévoûment vous aveugle.
— Non, non, tout le monde le sait : la duches

SOUS PRESSE :

DÉBORA

Par MÉRY.

LE MAITRE INCONNU

Par PAUL DE MUSSET.

LA PLACE ROYALE

Par madame la comtesse DASH.

BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE

Par ROGER DE BEAUVOIR.

BLANCHE DE BOURGOGNE

Par madame DUPIN.

LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE

Roman posthume de sir WALTER SCOTT.

UN NOUVEAU ROMAN

Du baron de BAZANCOURT.

UN NOUVEAU ROMAN

De M. EMMANUEL GONZALÈS.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.